

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DEPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

19<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 954 — 24 Juillet 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



PARIS. — Exposition de géographie aux Tuileries, — L'escalier du pavillon de Flore, entrée principale de l'Exposition.

(D'après nature, par M. Scott.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — L'Exposition de géographie. — Le congrès télégraphique. — Les obsèques de l'empereur Ferdinand. — Les escadres à Kiel. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Consécration d'une église à Nancy. — L'Église de bois, nouvelle, par M. Hippolyte Piron. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — Japon. — Livres et romans, par Jules Noriac. — Les fêtes de Chinon, par Ch. Monselet. — Zanzibar. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Espagne. — Le docteur Demarquay.

GRAVURES : L'escalier de l'Exposition de géographie. — Conférence télégraphique à Saint-Pétersbourg. — Obsèques de l'empereur Ferdinand II, à Vienne. — L'escadre américaine et allemande à Kiel. — Consécration de la basilique de Saint-Epvre. — Départ du corps d'occupation de Yokohama. — Vues et types de Zanzibar. — La cavalcade de Chinon. — Inauguration du chemin de fer par don Carlos; nouvelles décorations carlistes. — Le docteur Demarquay.

## COURRIER DE PARIS

En attendant l'autre, la grande, nous sommes en train de prendre une petite revanche.

Nous passions avec trop de raison, hélas ! pour le peuple du monde le plus insouciant de la géographie. En ce moment on ne jure que par elle. La grande Exposition installée aux Tuileries est un rendez-vous à la mode.

Il est curieux, je vous l'assure, de se poster dans l'une des salles et de recueillir au vol les observations que, devant les cartes, les mappemondes et les planisphères, font les visiteurs ou les visiteuses de cette exhibition nouvelle.

J'ai noté au passage quelques-uns des dialogues et je vous les donne tels quels :

*Un bourgeois* (fièrement). — Tu vois, là, ce petit rond.

*La bourgeoise*. — Lequel ? il y en a des masses.

*Le bourgeois*. — Celui-ci, au bout de ma canne. C'est Dieppe. Je t'ai fait faire ce voyage-là l'année dernière. Tu ne peux pas dire que tu ne connais rien.

*La bourgeoise*. — La belle affaire ! Moi, j'aurais aimé à faire le tour du monde.

*Le bourgeois* (finement). — En quatre-vingts jours. Tu dis ça pour que je te mène à la Porte-Saint-Martin.

*Un boursier*. — Comprenez, mon cher, il n'y a plus rien à faire à présent. Regardez-moi ce réseau de lignes noires. C'est la toile d'araignée des télégraphes. Autrefois on pouvait avoir le premier quelque nouvelle à sensation pour exploiter la baisse sur une des places de l'Europe. Impossible, à présent. En ont-ils mis ! Voyez-moi ça !

*Un monsieur qui pose*. — Quand je pense que j'ai traversé toute l'Inde à pied. Ouf, monsieur. Tenez, je suis parti de ce pint. (Forçant la voix.) J'ai failli être cent fois dévoré par les tigres. Ici, par exemple, au bord de cette rivière. . . . (S'apercevant que personne n'écoute, le monsieur qui pose s'en va dans la salle voisine recommencer ses démonstrations à côté d'un groupe de dames.)

*Un myope*. — C'est comme si c'était fait, le percement de l'isthme de Panama. J'ai étudié la question. Le canal partira d'ici pour aboutir là.

*Son ami*. — Mais tu te trompes. Tu me montres le tracé du chemin de fer de Paris à Orléans.

*Le myope*. — Ah ! pardon, ce n'est pas cette carteci, c'est l'autre.

*Un banquier* (désignant New York). — Je voudrais bien savoir ce qui se passe là, dans la maison Tolston and Co. Je lui ai envoyé cinq traites et j'ai une peur qu'elles ne me reviennent non acceptées.

*Un jeune homme*. — Ah ! l'Italie ! T'en souviens-tu Mathilde ?

*Mathilde*. — Voilà le lac de Côme. C'est là qu'était l'auberge où nous descendîmes le lendemain de notre mariage.

*Le jeune homme* (bas à son oreille). — . . . . .

*Mathilde*. — Voulez-vous vous taire, monsieur.

*Un joueur*. — Le satané petit rocher de Monaco.

C'est gros comme une tête d'épingle. J'y ai tout de même laissé dix-sept mille francs cet hiver.

*Son compagnon*. — Parbleu ! tu t'obstines toujours contre la série.

*Le joueur*. — Il n'y a que les coups de trois pour gagner.

*Son compagnon*. — Mais c'est stupide ce que tu dis là. Tiens... (Il s'arrête en s'apercevant qu'un rassemblement commence à se former autour d'eux.)

*Un pharmacien* (à sa fille). — Tu vois Terre-Neuve, Virginie ? C'est de là que je tire toute mon huile de foie de morue. (Virginie, qui ne répond pas, regarde sur la carte Venise d'un air rêveur.)

*Un bohème*. — Dire que l'Amérique est si grande et qu'il n'y pousse plus d'oncles.

*Un gourmet*. — Comment voulez-vous ! Madère est grand comme ma main et on boit du vin de Madère dans le monde entier. C'est à ne jamais plus y goûter de sa vie !

*Une petite dame*. — Tiens, voilà le Cap ; paraît que c'est là qu'on trouve des diamants gros comme des œufs.

*Son amie*. — Ils sont jaunes.

*La petite dame*. — Nous n'avons pas le droit de dire du mal de cette couleur-là !

*Son amie*. — Parlez-moi de ceux du Brésil. C'est pour ce pays là qu'a été fait le proverbe :

« Dans les petits ruisseaux on trouve de grandes rivières. »

*La petite dame*. — Malheureusement, si les Brésiliens continuent à venir, ils laissent leurs diamants chez eux.

*Un statisticien*. — Il faut que je calcule ce qu'il a fallu de mètres de toile pour faire toutes les cartes qui sont exposées ici.

*Toto*. — Dis donc, papa ?

*M. Prudhomme*. — Quest-ce qu'il y a encore ?

*Toto*. — La mer Morte, est-ce qu'il y a longtemps qu'on l'a tuée ?

*M. Prudhomme*. — Vous êtes insupportable.

*Un invalide* (regardant une longue raie rouge tirée sur la carte autour de l'Alsace-Lorraine). — Cré nom ! quel morceau ils nous ont enlevé ! On dirait que la pauvre France en saigne encore. . . . .

Ainsi vont, du matin au soir, les conversations à l'Exposition de géographie. Mais n'importe, c'est un premier pas de fait. Il faut que nous en arrivions à n'être plus les ignares dont l'univers entier se moquait. Et, pour cela, il faut d'abord renoncer à l'enseignement stupide qui faisait réciter machinalement aux enfants des kyrielles de noms aussitôt oubliés qu'appris.

C'est par les yeux que doit passer cette instruction-là. Voir, c'est savoir.

Sur un autre point de Paris, ont commencé les concours annuels du Conservatoire.

Les renseignements fournis par l'indiscrétion présagent que 1875 ne se signalera par aucune éclosion retentissante.

Le Conservatoire trotte sous lui.

On y fabrique selon des formules analogues toutes sortes d'automates musicaux, depuis le souffleur de trombone jusqu'à la prima dona.

On y confectionne également des automates dramatiques et comiques mus par des ficelles.

Mais tout cela n'aboutit à rien qui vaille la peine d'être signalé.

Faute de pouvoir placer autrement notre admiration, ce qui nous paraît tous les ans de plus surprenant dans les concours, c'est l'intrépidité des examinateurs, qui subissent sans broncher des journées entières de roulades et de tirades.

On n'est vraiment pas juste pour ces héros.

Tous les ans, la distribution devrait se terminer par un *prix d'insomnie* accordé à celui des membres du jury qui aurait le mieux bravé le sommeil.

Auber était merveilleux pour cela. Mais il assurait avoir trouvé un procédé spécial.

— Je dors en dedans, disait-il.

Pour le récompenser, on va définitivement lui élever son monument funèbre, promis depuis si longtemps. Les journaux ont publié la liste des souscripteurs.

Cette liste est curieuse. On y trouve plus d'archi-

tectes que de compositeurs de musique. Mais chacun est libre; l'important, c'est que le chiffre nécessaire soit atteint, et il va l'être, si on a encore le courage à la poche.

C'est, d'ailleurs, la mode des monuments de ce genre. L'Angleterre elle-même s'en mêle et se décide d'honorer la mémoire de lord Byron.

Seulement, on hésite entre un buste ou une statue.

Byron était pied-bot, ce qui n'est pas fait pour inspirer la sculpture. D'autre part, un buste est bien mesquin.

Calino, qui dit son mot sur tout, a trouvé le moyen de tourner la difficulté.

— C'est bien simple, a-t-il dit. Il faut le représenter ayant déjà un pied dans la tombe.

Avis à nos voisins.

Avez-vous entendu parler du concours de Sèvres ?

C'est, croyons-nous, un encouragement qui arrive à propos, car l'art céramique menaçait d'entrer dans une phase de décadence.

En couronnant chaque année le peintre qui aura composé le plus beau vase, on redonnera un élan à la vieille manufacture qui est une de nos gloires.

Ce ne sont d'ailleurs pas les artistes qui trahissent leur ancienne réputation. Mais l'impulsion supérieure manque depuis quelque temps, et l'administration des Beaux-Arts s'est montrée beaucoup trop insoucieuse à l'endroit de Sèvres.

Les artistes dont je parlais forment, dans la petite ville si connue des Parisiens, une sorte de colonie qui a ses mœurs propres.

Cette colonie, il est vrai, tend un peu à se disperser. Mais elle a eu et retrouvera, nous l'espérons, ses jours de splendeur et de gaieté.

Les joyeuses réunions que c'était, l'hiver ! Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, on improvisait des soirées d'une charmante fantaisie.

L'été, c'étaient de folles caravanes à travers la forêt. Vélisy était le rendez-vous de prédilection.

Qui connaît Vélisy ? Ce hameau à nom turc se compose d'une trentaine de maisons perchées au sommet du bois de Chaville.

Ajoutez à ces trente maisons une mairie grande comme une armoire à glace et une église au fronton de laquelle on voit encore, à moitié rongées par le temps, les armes des seigneurs de Vélisy.

Mais ce petit coin ignoré n'en a pas moins été témoin de bien des agapes artistiques et littéraires.

C'est au *Lapin enchanté*, chez la mère Louvel, que se réunissaient les peintres de Sèvres, qui amenaient souvent avec eux des notabilités du pinceau ou de la plume. Delaroche y avait peint une enseigne.

Le vieux Charlet, un jour qu'il était venu flâner par là, se trouva, au moment de payer l'addition, avoir oublié sa bourse.

Il proposa à la cabaretière de lui crayonner quelque chose en guise de paiement. Accepté.

Charlet se met à enlever vigoureusement un bonhomme. Quand il en a fait la moitié, il s'arrête.

— La mère, dit-il, en voilà assez pour vos douze francs; seulement, si vous voulez me faire un canard aux navets, je viendrai dimanche pour vous l'achever.

La maman Louvel, qui savait parfaitement à qui elle avait affaire, mais qui ne le laissait pas voir, se hâta d'acquiescer à la proposition :

— C'est si joli, monsieur, que je vous ferai bien trois canards, si vous voulez.

Charlet, enchanté, revint au jour dit, acheva son croquis, et, de plus, en s'en allant, glissa deux louis dans la main de la mère Louvel, qui clignait de l'œil à son homme comme pour lui dire :

— Tu vois que j'ai eu raison de lui faire crédit, à celui-là.

Une autre fois, une bande de peintres en gaieté s'ébattait sous un bosquet.

Passent un monsieur et une dame.

Nos artistes, un peu échauffés, se mettent à exécuter ce qu'on appelle un *attrapage*.

Mais quel n'est pas leur étonnement !

Ceux qu'ils prenaient pour une bourgeoise et un bourgeois, se mettent à leur riposter avec une verve, avec un esprit ! la dame surtout.

Enthousiasmés, ils se lèvent, et à toute force veulent obliger les deux passants à trinquer avec eux.  
— Parbleu ! oui, dit la dame, et je vous chanterai quelque chose ; monsieur aussi.

Sur quoi elle entama d'une voix mordante la *Lissette de Béranger*. C'était Déjazet qui venait louer à Vélisy une petite maison qu'elle habita pendant six ans.

Le monsieur qui l'accompagnait était Achard.

Tout le Palais-Royal défila en ce temps-là à Vélisy, dont les échos doivent se souvenir encore de Lemesnil, de Grassot, de Sainville, etc...

Vélisy aujourd'hui est plus calme, et surtout plus embourgeoisé. Le petit village a cependant conservé sa saveur rustique.

C'est là qu'après la guerre, j'entendis faire cette mémorable réponse :

Deux consommateurs attablés chez la mère Louvel avaient demandé des cartes.

On leur apporte un jeu avec lequel on aurait fait deux ou trois pots d'excellent Liébig.

On commence à jouer ; mais soudain :

— Ohé ! la fille !

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ?

— Votre jeu n'a que vingt-cinq cartes.

— Peut-être bien, monsieur, c'est que les Prussiens ont emporté les autres... Mais, depuis le siège, tout le monde joue comme cela ici, et personne ne s'en est plaint encore.

Assez patriarcal, comme vous voyez.

~ Je rentre à Paris.

Un prodige, l'Odéon se met à la mode. On le rafistole, on le redore, on l'astique.

En même temps, la direction veut se payer une galerie de tableaux.

Le foyer métamorphosé sera orné des portraits des principaux artistes qui ont illustré la scène de la rive gauche.

Carolus-Duran a exécuté déjà sa tâche ; Monginot travaille ferme à un Lafontaine dans le rôle du *Misanthrope*.

Mais c'est un diable de modèle que Lafontaine. Il ne tient pas en place cinq minutes.

Tantôt il se lève pour aller décrocher et regarder de près un bibelot. Tantôt c'est une tirade qui lui revient en mémoire et qu'il se met à gesticuler. Tantôt...

Son portrait dans *l'Homme aux rubans verts* n'en promet pas moins d'être une des œuvres les plus remarquables de la collection. Ce sera brillant et étudié à la fois. Monginot, d'ailleurs, est coutumier du fait.

A côté de Lafontaine, on verra Samson, Beauvallet, Geffroy, Delaunay, etc.

Le côté féminin paraît seul être sacrifié.

Nous protestons. Les annales de l'Odéon sont assez riches en jolis minois et en beautés augustes pour que sa galerie ait un côté des dames.

~ Un journal se plaignait l'autre jour que les timbres-poste eussent actuellement un goût détestable.

Cette plainte nous a valu une nouvelle lettre d'un inventeur qui avait déjà réclamé notre concours.

L'inventeur nous prie d'annoncer derechef qu'il a proposé à l'administration des postes et que celle-ci a eu l'indignité de lui refuser un système de timbres-poste enduits d'une gomme parfumée avec des fleurs odoriférantes.

Et même pectorales ! ajoute notre correspondant.

Voilà pourtant comme on décourage le mérite.

~ Projet d'autre espèce.

Plusieurs journaux se sont mis en tête de réviser l'ancienne décoration du pont de la Concorde et d'y installer de nouveau les statues militaires, qui devaient y figurer jadis.

Nous pourrions faire remarquer d'abord ce qu'il y aurait de singulier à honorer la guerre au nom de la concorde, qui n'en est pas précisément le synonyme. Pourquoi ensuite une dizaine de généraux, lorsque la France en aurait tant d'autres à honorer ?

D'ailleurs la question artistique prime tout.

L'expérience qui en fut faite pendant plusieurs années a démontré que ces grands bonhommes suspendus dans le vide faisaient un déplorable effet.

De loin cela avait l'air, avec des proportions gigantesques, de ces boutiques de plâtres que les petits Italiens portent sur leur tête.

Mais si l'on veut parler de statues c'est le moment de rappeler un autre projet, intelligent et sérieux celui-là, que l'on finira bien tôt ou tard par réaliser.

C'est le projet qui établirait à droite et à gauche de l'avenue des Champs-Élysées deux rangées de statues dédiées aux gloires les plus diverses de notre pays.

Ce serait là une idée grandiose qui ferait des Champs-Élysées quelque chose qui n'aurait pas de rival dans le monde entier.

D'ailleurs, on a pu se rendre compte de l'effet que produisait cette admirable perspective, car dans une fête donnée sous la république de 48 on avait échelonné jusqu'au rond-point des modèles en plâtre des statues qui seraient définitivement exécutées en marbre.

Malgré la hâte qui avait présidé à ce travail et l'insuffisance de la plupart des maquettes, le coup d'œil d'ensemble était splendide.

A la bonne heure ! La sculpture ainsi mêlée et pour ainsi dire adossée à la verdure, produit un effet saisissant. Mais sur le pont de la Concorde, on dirait de grands pantins tenus en l'air par une ficelle invisible.

~ Le sultan est allé au Cirque, et de toutes ses visites c'est celle-là qui naturellement a paru lui causer le plus vif plaisir.

Les barbares se suivent et se ressemblent.

Le shah, lui aussi, avait préféré le grand écart des clowns à toutes les merveilles de la civilisation étalées sous ses regards.

Ce culte de l'adresse est d'ailleurs général à tous les hommes ; seulement, nous autres, nous l'appliquons à la politique et à ses sauteurs.

Parmi les exercices du Cirque, celui qui l'a ravi par-dessus tout, c'est l'intermède des frères Conrad, ces virtuoses comiques qui jouent du violon en exécutant toutes sortes de tours de force.

Toute la presse a constaté que Sa Hautesse zanzibarienne en pleurait de joie.

Mais ces douces larmes ont eu un épilogue qui n'a été raconté nulle part, et qui pourtant n'est pas dépourvu de charme.

Le surlendemain du jour où le sultan avait été si suavement ému par le spectacle en question, on le conduisit à l'Opéra, qui, pour la circonstance, s'était mis en frais d'un programme de gala.

L'orchestre, que l'Europe nous envie (pardon du cliché, il est vrai), commença par exécuter un morceau : c'était enlevé avec une verve et une maestria irréprochables. Sur quoi un des interprètes qui l'accompagne crut devoir demander au sultan s'il était satisfait.

— Oui, répondit-il ; mais est-ce qu'ils ne vont pas commencer aussi bientôt à faire des culbutes en jouant comme ceux du Cirque ?

Et, du geste, il rappelait les sauts périlleux des frères Conrad.

Bon sultan, va !

~ Un autre épisode.

Se rendant je ne sais où, dans ces voitures de grande remise dont les reporters nous ont fait des descriptions si minutieuses, le sultan, qui regardait de droite et de gauche par les portières, aperçoit tout à coup sur un trottoir un nègre de la plus belle teinte. Un sourire s'épanouit sur ses lèvres.

Il met la tête dehors pour donner au cocher l'ordre d'arrêter, afin qu'il puisse parler à celui qui lui rappelle la patrie absente.

Mais, pendant ce temps-là, voilà que petit nègre, ahuri, et craignant sans doute que grand sultan ne veuille le remettre en esclavage, se met à se sauver à toutes jambes.

Cet intermède, comme vous le pensez, a vivement réjoui les passants, qui ne s'y attendaient pas.

~ *Alea jacta est.*

Encore quelques semaines et il sera impossible de retrouver la trace de l'emplacement sur lequel florissait l'ancien Opéra, celui qui vit éclore tant de chefs-d'œuvre et applaudir tant d'artistes illustres. On a vendu aux enchères la plupart des terrains. C'est la

haute banque qui les a achetés et qui va y installer ses comptoirs.

L'un des terrains, cependant, a été acquis par l'un de nos confrères, l'honorable M. Dumont, fondateur de l'*Événement*. Un journaliste propriétaire, c'est une rareté qui mérite toujours d'être signalée.

Il faut se réjouir, du reste, de voir disparaître le grand cadavre de théâtre qui gisait dans la rue Le Peletier et qui faisait une nécropole de tout le quartier voisin.

A bientôt la résurrection.

~ J'ai noté dans les faits divers, à propos de l'orage de l'autre jour, ce singulier détail et ce plus singulier commentaire :

« Croiriez-vous que, pendant la pluie, un original dont nous n'avons pu savoir le nom, a trouvé joliment de parcourir à pied toute la ligne des boulevards, de la porte Saint-Martin à la Madeleine, en habit noir, cravate blanche et chapeau mécanique !

« Il allait à petits pas, ruisselant comme un fleuve, et l'air content.

« Ce doit être quelque fou ; mais comme les gardiens de la paix s'étaient naturellement mis à l'abri, il n'a pas été arrêté et interrogé. »

Je voudrais bien savoir, par exemple, en vertu de quel texte de loi on pourrait empêcher un passant de recevoir la pluie, en quelque tenue que ce soit, fût-ce en habit noir !

Espérons qu'au moins

De se mouiller en paix on a la liberté.

~ Une lettre :

Un artiste (c'est la signature que la lettre porte) m'écrit pour me prier de demander pourquoi le ministère des Beaux-Arts ne publie pas dans les journaux la liste des tableaux qu'il a jugé bon d'acheter au Salon. Mon correspondant ajoute que, cette année, on semble avoir voulu faire obstinément mystère des achats du Gouvernement.

« Ne serait-ce pas, dit-il, parce que la plupart de ces achats seraient sûrs de rencontrer la désapprobation du public ? »

Sur quoi il entre dans de nombreux détails dont nous ne pouvons contrôler la véracité, mais qui, il le faut bien dire, cadrent assez exactement avec les rumeurs qui courent les ateliers.

D'après ces rumeurs, la commission instituée pour la première fois, à seule fin de réglementer les achats officiels, aurait donné les plus piètres résultats.

Elle aurait tout d'abord fait preuve d'un exclusivisme tout à fait injuste en prétendant s'opposer à l'acquisition de tout tableau de genre, pour favoriser les grandes tartines solennelles et médiocres des peintres d'histoire.

On s'étonne aussi que des membres de cette commission aient eu leurs propres œuvres achetées, ce qui est tout à fait contraire à l'axiome d'après lequel on ne peut être juge et partie.

Dans tous les cas, il est bien évident que la publicité, que notre correspondant réclame, serait le meilleur et le plus efficace des contrôles.

Il faudrait procéder de la même manière que pour les médailles.

Il faudrait que les achats fussent décidés dans l'intervalle qui sépare la première partie du Salon de la seconde. Puis, à la réouverture, chaque œuvre choisie par le ministère porterait cette mention « Achetée par l'État. »

De la sorte, le public serait à même de se prononcer, et les commissions, si commissions il y avait encore, y regarderaient à deux fois avant de faire acte de favoritisme ou simplement d'inintelligence.

~ Les bonnes camarades !...

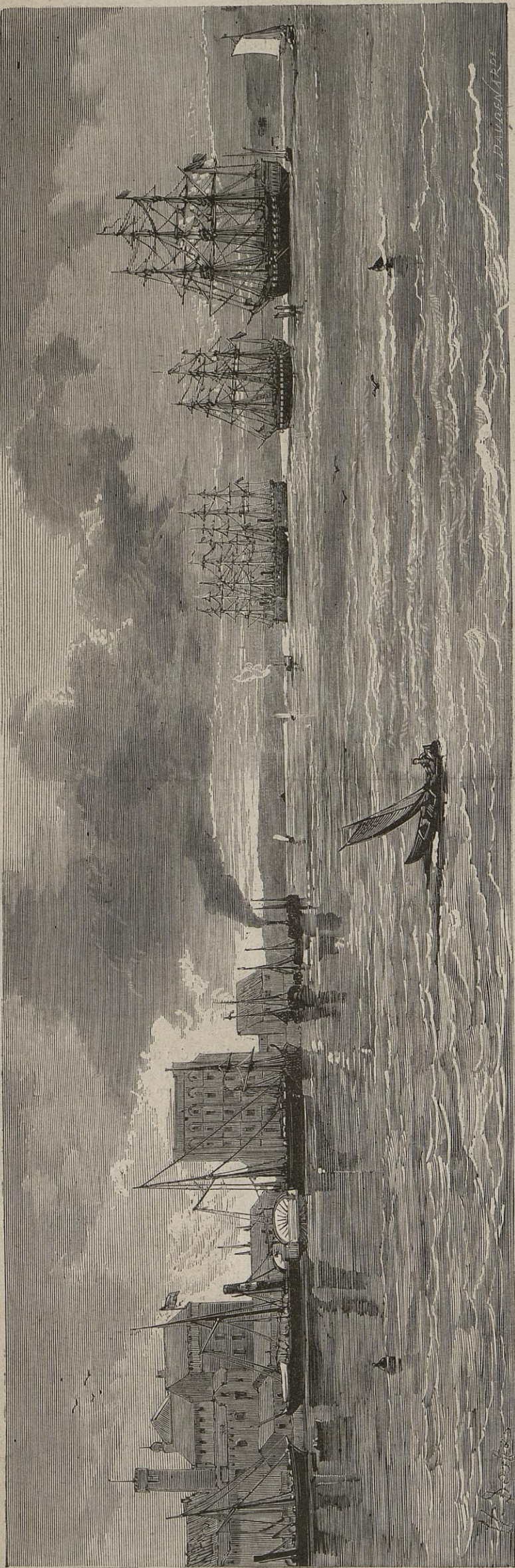
A l'Opéra, l'autre jour, passait M<sup>lle</sup> X...

— Comme elle a l'air triste ! dit une collègue

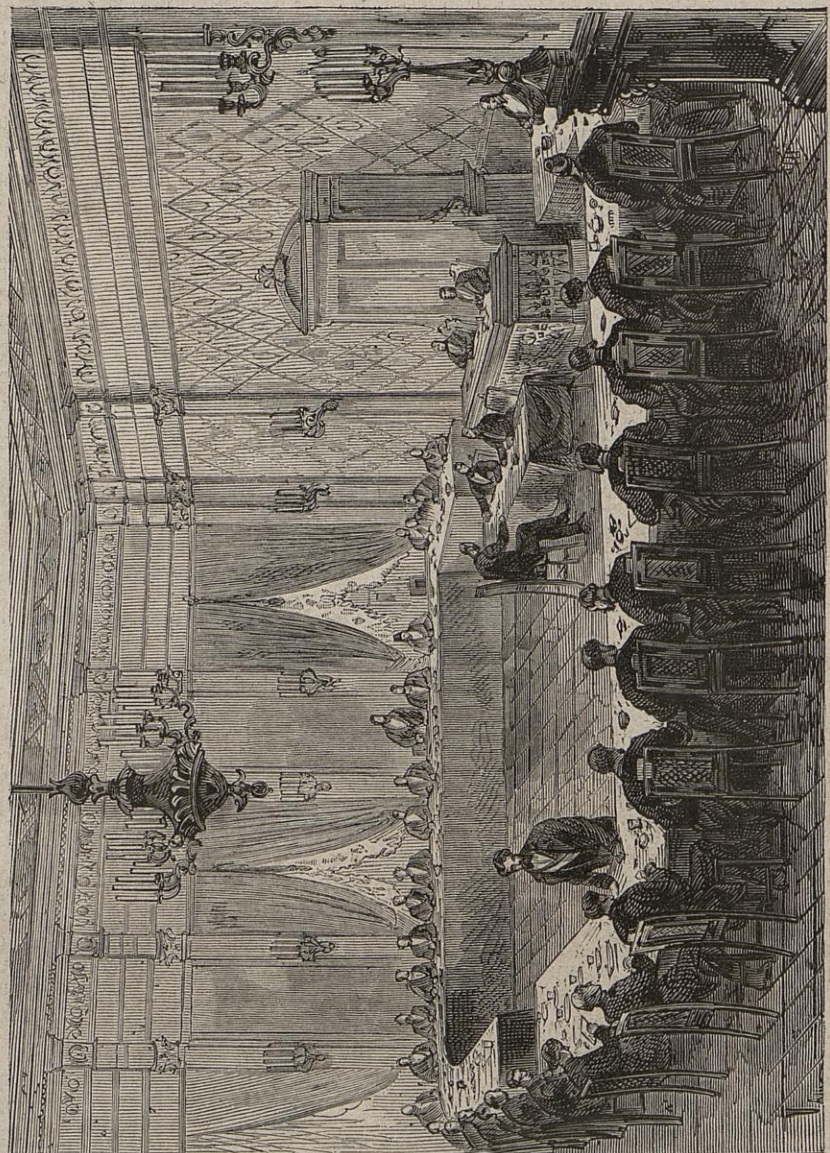
— Ce n'est pas étonnant, fit une autre.

— Pourquoi ?

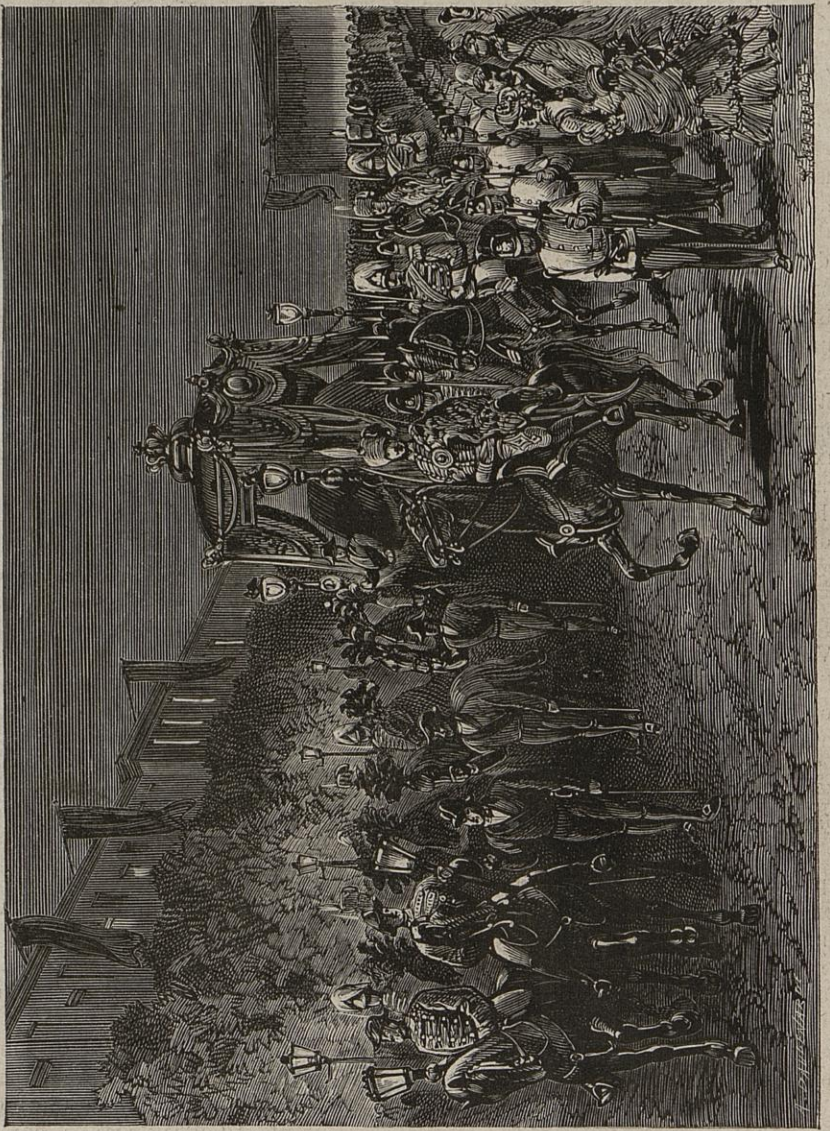
— Elle est inquiète pour sa voix. On vient de voter un impôt sur le vinaigre.



ALLEMAGNE. — Kiel. — Les escadres américaine et allemande dans le port. — (D'après le croquis de M. A. Herker.)



RUSSIE. — Saint-Petersbourg. — Une séance de la conférence internationale télégraphique. (D'après le croquis de M. G. Eroling.)



AUTRICHE. — Vienne. — Arrivée du corps de l'ex-empereur Ferdinand II, le 4 juillet à minuit. (D'après le croquis de M. Schönberg.)



AUTRICHE. — Vienne. — Les obsèques de l'empereur Ferdinand II dans l'église des Capucins.  
(Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Schonberg, notre correspondant à Vienne.)

## L'EXPOSITION INTERNATIONALE

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

Sur l'initiative de quelques hommes d'élite, la Société de géographie s'est donné pour mission de réunir dans notre capitale le Congrès international et l'Exposition des sciences géographiques.

Elle a voulu ainsi inaugurer dignement l'ère nouvelle de progrès et de développement dans laquelle la géographie est entrée en France.

Au Congrès international ont été convoquées les sommités scientifiques du monde entier, et elles ont avec empressement promis le concours de leurs lumières; on a aussi fait appel aux plus illustres voyageurs de tous les pays, et ils ont accepté avec joie ce grand rendez-vous; ceux qui reviennent et ceux qui vont partir, ceux qui ont exploré les mers de glace, et ceux qui ont parcouru les zones torrides de l'Afrique centrale se rencontreront là pour se retrouver quelque jour, à des milliers de lieues de la France, sur un sol que le pied de l'homme blanc n'a pas encore foulé aujourd'hui.

L'Exposition internationale est destinée à compléter l'œuvre du Congrès en rassemblant sous ses yeux tous les objets qui peuvent aider à connaître la terre et ses habitants.

Le Gouvernement français et les gouvernements étrangers, les musées et les bibliothèques nationales, les ministères et les sociétés de savants, d'amateurs et les industriels ont rivalisé de zèle dans leurs envois.

Notre gouvernement a tenu à assigner à l'Exposition des locaux dignes des riches collections internationales qu'elle est destinée à abriter: tout le pavillon de Flore avec la magnifique salle des États, la galerie du bord de l'eau et l'orangerie des Tuileries.

Dans ces conditions, l'Exposition ne pouvait manquer d'être très-brillante et elle l'a été.

Tandis que les géographes y trouvent rassemblés tous les objets qui, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, ont servi à l'étude de la terre, les mappemondes, les cartes, les plans et les reliefs de tous les pays du monde, les instruments d'astronomie, de météorologie, de topographie, etc., dans leurs derniers perfectionnements, le public y passera en revue les photographies, les vues de tableaux, les costumes et les armes de tout l'univers, et pourra ainsi, sans aller bien loin, faire un véritable *Tour du Monde*.

L'Exposition a été solennellement ouverte le 15 juillet: le chef de l'État, un grand nombre de députés et de généraux, tout ce que la France compte de plus célèbre parmi les savants, ont tenu à y assister dès le premier jour; depuis ce moment, les visiteurs n'ont pas cessé d'y affluer, et dimanche dernier douze mille personnes s'y sont succédé.

C'est que la France tient à honneur de montrer qu'elle a profité des rudes leçons données par la guerre de 1870; c'est qu'elle veut témoigner toute sa reconnaissance aux puissances étrangères pour les nombreuses marques de sympathie qu'elle nous ont données à l'occasion de l'Exposition, c'est qu'enfin elle a cru qu'en y affluant en foule, elle remercierait dignement le zèle infatigable et le dévouement de ses organisateurs et de ses commissaires.

Marquis DE COMPIÈGNE.

Membre du Comité scientifique du Congrès.

## LE CONGRÈS TÉLÉGRAPHIQUE

DE SAINT-PÉTERSBOURG

Une conférence télégraphique internationale réunie à Saint-Petersbourg depuis le 1<sup>er</sup> juin vient de clore ses séances. Elle a réduit de soixante à vingt articles la convention télégraphique qui ne peut être modifiée qu'en conférence générale, et qui contient les principes essentiels des relations télégraphiques. Les dispositions de détail peuvent recevoir des changements sans cette forme solennelle.

Le tarif n'a pas été abaissé, et on a conservé comme base la dépêche de vingt mots; mais on a admis que,

par arrangement particulier, on pourrait introduire la carte télégraphique de dix mots, coûtant les trois cinquièmes du télégramme de vingt mots.

La longueur maximum d'un mot a été fixée à dix lettres. Des conventions particulières entre les divers gouvernements pourront établir la dépêche recommandée, qui sera expédiée avant les dépêches ordinaires; si elle arrive en retard, l'administration payera une indemnité de 50 fr. Plusieurs améliorations importantes ont été apportées au service télégraphique transcontinental; le tarif sera calculé à tant par mot; les négociants d'Europe et des contrées d'outre-mer qui sont en relations suivies pourront, pour 25 fr. par an, faire inscrire leur adresse sur un registre spécial, et alors, dans leurs dépêches, elle ne comptera plus que pour un seul mot. Le tarif sera considérablement abaissé pour les dépêches des journaux, envoyées de neuf heures du soir à trois heures du matin. La nouvelle convention entrera en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1876. La prochaine conférence se réunira, à Londres, en 1878. — M. V.

## FUNÉRAILLES DE L'EMPEREUR FERDINAND

Le 4 juillet, à onze heures du soir, les dépouilles mortelles de l'empereur Ferdinand d'Autriche arrivaient à Vienne, à la gare du Nord, toute pavoisée de drapeaux noirs, et où étaient réunis le maître des cérémonies de la cour, le ministre de la guerre, plusieurs autres hauts fonctionnaires, le clergé de la chapelle impériale.

Des compagnies de gendarmes du château, des archers et de la ligne, faisaient la haie.

On ouvrit le wagon où le cercueil reposait sur un catafalque, couvert d'une cinquantaine de couronnes de fleurs; douze domestiques de feu l'empereur l'enlevèrent et le portèrent dans le corbillard, attelé de six chevaux; deux autres domestiques tenaient l'urne en argent qui renferme le cœur, et le vase de bronze qui contient les entrailles. Le cortège se mit en marche.

En tête, deux piqueurs portant des flambeaux dans des lanternes; puis le corbillard, qui était très-simple, surmonté d'une urne. Le cercueil était recouvert de velours noir, attaché aux coins par des bandes d'or; ensuite, également précédée de deux porte-flambeaux à cheval, venait une voiture où se trouvaient le grand maréchal et le maître des cérémonies de la cour; puis une autre à six chevaux, où se placèrent les chambellans qui portaient l'urne et le vase d'airain. Des deux côtés du cortège étaient les hussards de la garde autrichienne et de la garde hongroise, ceux-ci couverts de peaux de tigre; puis les archers et les gendarmes du château.

A minuit un quart, le cortège, qui avait de la peine à s'avancer au milieu des rues, encombrées d'une foule immense, arriva dans la cour du palais impérial. Le cercueil fut descendu et transporté dans la chapelle.

Le 5 juillet, à cinq heures du soir, eut lieu, dans l'église des capucins, la cérémonie de l'inhumation de l'empereur Ferdinand. Le sanctuaire, qui est de la plus simple ornementation, était tendu de noir. Devant le maître-autel se trouvait le catafalque. Sur la droite s'élevait une estrade où avaient pris place l'empereur François-Joseph, en uniforme de maréchal, et l'impératrice Élisabeth; un peu en avant et se tenant sur la même ligne, le czarévitch, le prince Humbert et le prince impérial d'Allemagne, tous trois en grand uniforme de général; derrière eux le prince Léopold de Bavière, gendre de l'empereur François-Joseph, le prince Guillaume de Mecklembourg, le prince royal de Hanovre, les ducs de Brunswick et de Nassau, etc., les ambassadeurs de France, d'Espagne et d'autres États. Derrière l'empereur se trouvaient l'archiduc François-Charles, frère de l'empereur Ferdinand, le prince impérial Rodolphe, en uniforme de colonel, l'archiduchesse Marie-Thérèse et son mari l'archiduc Charles-Louis; ensuite les autres archiducs et archiduchesses, et les princesses Mary et Frédérique de Hanovre. Puis venaient les grands officiers de la couronne, les aides de camp, etc.

A gauche étaient réunis les ministres et conseillers intimes, vêtus de l'habit noir, sauf le comte Andrassy, qui portait l'uniforme rouge de général des honveds avec l'assilla blanc, et le ministre de la guerre, en uniforme blanc. Un peu plus haut, les cardinaux de

Schwarzenberg et Simor, et le nonce du pape. Vers le bas, une foule de généraux et d'officiers supérieurs.

Quand tout le monde fut placé, le clergé fit son entrée; une longue suite d'archevêques, d'évêques, de prélats, d'abbés mitrés, vint se ranger en demi-cercle autour de l'autel. Le cardinal Rauscher, l'officiant, marchait le dernier. La cérémonie commença; le cardinal était assisté de l'évêque d'Olmütz, comte de Furstenberg, et de l'évêque de Graz; on voyait aussi plusieurs évêques grecs et orientaux. Le maître des cérémonies, comte Hungardy, en uniforme rouge de général des honveds, dirigeait la cérémonie. Le cercueil fut apporté et placé sur le catafalque. Un peloton d'archers et de gardes hongroises vint se placer autour. Après un quart d'heure, les capucins, portant des cierges, entrèrent et emportèrent le cercueil dans le caveau où reposent déjà cent huit empereurs et archiducs d'Autriche. L'assistance suivit; après une dernière bénédiction prononcée par le cardinal Rauscher, la cérémonie se trouva terminée. — S.

## LES ESCADRES ALLEMANDE ET AMÉRICAINE

A KIEL

Le 24 juin, le canon tonnait et ébranlait les vitres de Kiel. Le plus grand navire de l'Union avait jeté l'ancre au port de guerre allemand. Le port de Kiel, sur le Baltique, est profond, et les sables mouvants y sont inconnus; la machine à draguer n'y travaille que pour les nouvelles constructions.

Le *Franklin*, frégate avec 43 canons et 700 hommes d'équipage, et l'*Alaska*, corvette également armée et montée par 300 hommes, s'étaient mis près de la ville.

L'escadre cuirassée allemande se trouvait plus au large. En tête, la *Hansa*, navire construit à Stettin, à peine terminé, et armée de 8 gros canons. Le *König Wilhelm*, qui mesure 130 mètres de longueur, est armé de 26 canons et monté par 700 hommes.

Le *Kaiser* est plus court que le *König Wilhelm*, mais il est plus élevé. D'un modèle nouveau, il possède une batterie de 9 canons, dont un à l'arrière et 600 hommes.

Le *Kronprinz* est plus petit et moins fort, avec 14 canons et 500 hommes. Viennent ensuite le *Kaiser* (empereur) et le *König* (roi), plus grand que le *Kronprinz* (prince royal).

Plus d'un kilomètre séparait le *Franklin* du *Kronprinz*.

Notre gravure représente à droite le *Franklin*, dont le grand mât s'élève à plus de deux cent dix pieds au-dessus du pont du navire. La partie de la ville que l'on aperçoit à gauche contient la douane, le château, le consulat américain et le magasin de M. Faber. On aperçoit aussi un grand bateau à vapeur; c'est le steamer-poste danois, qui part chaque nuit.

Le point de vue est pris du bain flottant de M. Kock.

Les Américains, paraît-il, se plaisent beaucoup à Kiel. Les officiers ont organisé un bal fort brillant à l'hôtel Bellevue. Deux amiraux célèbres se sont serré la main: l'amiral Worden, qui commandait le fameux *Monitor* pendant la guerre sécessionniste, et l'amiral Werner.

L'escadre américaine est arrivée à Kiel au moment où l'on célébrait la « fête de la Musique. » Des places avaient été réservées au concert dirigé par M. Joachim et exécuté par cinq cents artistes.

Il y a une grande affluence d'étrangers dans la ville et dans le beau Düsternbrook. Les bateliers conduisent constamment des curieux à bord des navires.

Kiel, 28 juin 1875.

A. PHAGER.

## COURRIER DU PALAIS

En fait de chevaliers d'industrie, voici, je crois, le spécimen le mieux réussi que l'on ait encore vu... Peut-être bien m'était-il déjà arrivé d'écrire cette phrase à propos de quelque autre aventurier; c'est possible, et cela s'explique; j'avais raison alors, et j'ai encore raison aujourd'hui; l'aven-

turier dont je parlais alors avait dépassé tous ses prédecesseurs, et il est dépassé aujourd'hui par Ernest Léveillé. La carrière de l'aventurier se perfectionne tous les jours, et vous savez que le progrès est essentiellement infini. Ah! si j'avais écrit, par exemple : « le spécimen le mieux réussi que l'on puisse jamais rencontrer, » je serais certainement dans mon tort.

Figurez-vous un homme de quarante ans, assez grand, mince, au visage distingué et spirituel, à l'expression à la fois fine et bienveillante, ayant de bonnes manières, doué d'une rare facilité d'élocution et s'exprimant en termes choisis; un homme qui a préparé des jeunes gens pour les examens de l'École centrale, qui parle l'anglais, l'allemand, l'arabe, et qui possède plusieurs autres langues, mais à un moindre degré; un homme qui a été marin, qui a été ecclésiastique, qui a voyagé dans toute l'Europe, qui a séjourné en Syrie, en Amérique, en Chine, dans l'Inde, qui a tout vu, tout appris... et c'est un voleur, c'est un faussaire!

Il prétend que c'est son père qui, pour le punir de son refus d'entrer à l'École polytechnique, l'avait engagé dans la marine par surprise; au bout de trois ans, il fait naufrage non loin de la Californie; il revient en France, après s'être arrêté à Canton et à Calcutta. Son père le fait engager de nouveau dans l'armée de terre. Envoyé en Crimée, il est légèrement blessé et soigné à l'hôpital de Constantinople; il vole des draps pour se faire des pantalons, et, pour échapper au conseil de guerre, il déserte et se fait admettre dans l'armée anglaise. Il est condamné par contumace à dix ans de réclusion.

Il ne peut rentrer en France, il passe en Asie Mineure; là, il vit de son crayon, mais c'est une faible ressource. Heureusement il rencontre un attaché d'ambassade qui est son ami de collège; il est recommandé à Constantinople au préfet apostolique des lazarisites dans le Levant; il étudie la théologie et il se fait ordonner prêtre. Après les massacres de Syrie, il est envoyé à Smyrne; il est en relation avec le personnel de l'ambassade; il est décoré réellement des ordres du Christ de Portugal et de l'Aigle noir de Prusse. Il revient en France et il est admis comme professeur dans un collège de jésuites à Vannes. La guerre éclate, Léveillé entre dans les ambulances; puis, la guerre finie, il reprend ses fonctions. Il demeure avec une jeune femme qu'il dit être sa cousine, et bientôt apparaît un autre individu qui se fait passer pour le frère de cette dame. Celle-ci est mourante, elle veut se réconcilier avec Dieu, et Léveillé la confesse et dit la messe dans sa chambre, et quand elle a rendu le dernier soupir, le faux frère et le faux cousin se partagent ses dépouilles.

Léveillé se rend dans la maison des lazarisites, à Paris; il est soupçonné d'avoir volé un titre de rente de 500 francs. Il est envoyé à Montpellier, et là encore trois vols, dont un de 41,000 francs, sont commis dans la maison des lazarisites.

Les voyages recommencent. Il est envoyé aux missions du Brésil, à Diamantina, d'où ses façons de vivre le font renvoyer. On le retrouve en Belgique; il est coadjuteur de M. l'abbé Gaudens, curé d'une paroisse des environs de Mons. Le curé a pour 20,000 fr. de titres au porteur, Léveillé les lui vole, passe en France; il est condamné par défaut à deux ans de prison en Belgique. Il s'installe à Neuilly, il prend de faux noms, il a avec lui une toute jeune femme qu'il dit être la sienne, il perd une partie de son argent à la Bourse, et il est mis à sec, cet homme si fin et si adroit, parce qu'il a la naïveté d'envoyer des fonds à cette escroquerie dont je vous ai parlé en son temps, à la Compagnie des *paris discrétionnaires* de Londres et de Glasgow. Alors il voyage en Bretagne, il sous-loue un appartement à la maîtresse de poste de Pleyber-Christ, et, pendant que celle-ci est à vèpres, il pénètre dans son bureau, arrache du registre des mandats une feuille contenant quatre formules; il appose les timbres mobiles et les oblitère avec le cachet destiné à cet usage, puis il s'adresse à Paris, sous un faux nom, quatre mandats de 295 fr. chacun. Il vient les toucher, et, un jour, il est arrêté... Mais comment? mais pourquoi?... Voilà, sans contredit, la plus curieuse de ses aventures.

Il rend quelques services à une dame anglaise dont il vient occuper le logement et qui n'a pas encore elle-même terminé son déménagement. Cette dame lui raconte qu'elle a pour 40,000 fr. de titres au porteur, et Léveillé lui donne le conseil de ne pas garder chez elle des valeurs aussi considérables. A-t-il eu une intention quelconque?... C'est ce que l'on ne saura jamais. Tous

jours est-il que ces paroles frappent l'imagination de la dame; la nuit suivante, elle a une sorte de cauchemar, elle rêve que le séduisant étranger lui a volé son portefeuille. Elle se lève, et dans son état de trouble et de demi-sommeil, elle ne peut retrouver ses valeurs; elle porte plainte, et Léveillé est arrêté. Bientôt, la pauvre dame, en rangeant son nouveau logement, s'aperçoit que ses valeurs sont chez elle, dans un meuble, qu'elles sont intactes, et aussitôt elle s'empresse d'aller en avertir le magistrat. Léveillé va être mis en liberté; mais on a remarqué son trouble, on a remarqué surtout que la rosette d'officier de la Légion d'honneur a passé de sa boutonnière dans un porte-monnaie; on le fouille, et l'on trouve sur lui des lettres portant des noms différents. Il est renvoyé devant le tribunal correctionnel et condamné à deux ans de prison; M. l'abbé Gaudens, en Belgique, lit le compte rendu de ce procès; il écrit au procureur de la République, et, peu à peu, on arrive à la révélation de tous les faits qui composent l'existence agitée de Léveillé.

Devant la cour d'assises du Finistère, sa tenue est excellente si elle est sincère; c'est le coupable qui avoue et qui se repent; il se défend avec une modération qui a quelque dignité. « Si je suis devenu un voleur et un faussaire, dit-il, je l'ai avoué, et il ne faut pas oublier qu'il y a eu une époque de ma vie qui est sans tache. Si vous croyez pouvoir m'acquitter, faites-le, sinon, comme la faute a été lourde, le châtement doit être exemplaire, et vous me reconnaîtrez coupable sans admettre de circonstances atténuantes. » Léveillé a voulu plaider lui-même sa cause avant son avocat, et il a parlé pendant quatre heures avec une admirable aisance; mais il a été fait par les jurés ainsi qu'il l'avait demandé : le verdict a été muet sur les circonstances atténuantes et l'accusé a été condamné à quinze ans de travaux forcés pour faux et pour vol.

Que vous disais-je? Est-ce assez complet! Connaissez-vous quelque chose de mieux dans les romans de Lesage ou de l'abbé Prévost?

Il est arrivé à un malheureux fruitier de Paris une aventure bien désagréable : une nuit, il était en train de préparer du mouron, quand il voit entrer trois hommes dans sa boutique.

— Je suis commissaire de police, dit l'un d'eux, et voici mes deux agents. Nous savons et nous avons la preuve que vous fabriquez des allumettes chimiques que vous vendez en fraude. Je viens faire perquisition chez vous et vous arrêter si vous ne me remettez pas 25 francs.

Le fruitier Carpentier, qui pourtant ne croit pas trop au commissaire, se défend avec énergie d'avoir une fabrique frauduleuse d'allumettes chimiques; il s'épuise en protestations et en explications; puis, comme péroraison, il refuse de donner 25 francs.

— Nous mettrons ça à 15 francs, — à 10 francs, à... Le prétendu commissaire n'osa pas descendre à la pièce de cent sous. D'ailleurs Carpentier est un fruitier obstiné; il aurait refusé quand même, — pour le principe sans doute. Alors le commissaire fait voir à Carpentier un plat plein de soufre et de phosphore; Carpentier s'écrie que c'est un des deux agents qui a apporté ces matières compromettantes; on en vient à la dispute et de la dispute on en vient aux coups. Les voisins accourent et M. le commissaire s'empresse de jouer des jambes.

Le prétendu commissaire, c'est Gagnat, que le tribunal vient de condamner à treize mois de prison; Bouillon et Bertaud, les prétendus agents, ont été condamnés, l'un à un an, l'autre à trois mois de la même peine.

Il y a quelque trente ans, on jouait, au théâtre du Palais-Royal, un petit acte fort spirituellement mené, et qui avait pour titre *l'Avocat des Dames*. Une femme voulait obtenir sa séparation de corps, il lui fallait prouver une injure grave, un sévice, et elle avait mis dans sa tête, sur le conseil de son avocat, de se faire donner un soufflet. La scène était charmante, le mari averti restait sourd à toutes les provocations, et, à un moment, madame, qui s'irritait peu à peu de ce sang-froid, arrivait à un tel paroxysme de colère, qu'elle souffletait elle-même son mari.

— Ah! je l'ai entendu! disait l'avocat triomphant. J'ai mieux aimé vous raconter ce vaudeville d'autrefois que l'histoire de M. et M<sup>me</sup> Schlinckler, qui vient d'être jugée par la 7<sup>e</sup> chambre correctionnelle, d'autant plus que c'est absolument la même chose; la cause, c'est le vaudeville — sans couplets. — Les personnages

sont d'un autre monde; mais c'est un véritable décalque.

Seulement, il y a un épilogue à la cause; après avoir été égratigné par sa femme, le pauvre Alsacien Schlinckler n'a pas eu la force de refuser à son épouse le coup de poing qu'elle sollicitait, et... il lui a poché l'œil; de sorte qu'il a été condamné à quinze jours de prison, et que madame obtiendra très-facilement sa séparation. — Mais, que voulez-vous, Schlinckler n'a que vingt-six ans, il est trop jeune pour avoir vu jouer *l'Avocat des Dames*.

PETIT-JEAN.

## CONSÉCRATION DE LA BASILIQUE DE SAINT-EPVRE

**L**e mercredi 7 juillet, la nouvelle basilique Saint-Epvre a été inaugurée à Nancy avec éclat. — Cet édifice est construit en forme de croix latine avec transept et chapelles rayonnantes autour du chœur. La tour principale qui surmonte la basilique s'élève à quatre-vingt-sept mètres au-dessus du sol. Un campanile en rosette se dresse au centre de la croix. Ce bel édifice a été exécuté d'après les plans de M. Morey, dont le talent et le désintéressement absolu méritent de justes éloges. — Les frais de construction se sont élevés à 2 millions, qui ont été réunis par le zèle infatigable de l'abbé Trouillet, curé de Saint-Epvre. L'empereur d'Autriche, dont la famille eut autrefois pour paroisse la nouvelle basilique, a contribué pour une large offrande à son érection.

La cérémonie de mercredi a attiré une foule nombreuse. La consécration, célébrée par M<sup>sr</sup> de Nancy et six autres évêques, a été suivie d'une procession brillante.

Sous un arc de verdure, érigé sur la place des Dames, viennent défilé toutes les congrégations religieuses de la Lorraine. Leurs bannières et leurs oriflammes, escortant l'*Umbellio*, insigne des basiliques romaines, étaient portés par des hérauts revêtus de costumes du quinzième siècle.

Les membres éminents du clergé, de l'armée, de l'administration, qui avaient assisté à la cérémonie, ont été réunis, le soir, au palais ducal, dans un banquet offert par la fabrique de Saint-Epvre, et dans lequel des toasts ont été portés par le président du conseil de fabrique, M<sup>sr</sup> de Nancy, et l'architecte de la basilique, au triomphe de la religion et à la fortune de la France.

J. L.

## L'ÉGLISE DE BOIS

NOUVELLE

I

**U**n jour, en parcourant la rue de Rennes, je vis une assez pittoresque construction en bois, au toit pointu, laquelle attira ma curiosité. J'y entrai, et je fus surpris de me trouver dans une église, plus élégante à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Je me souvins alors d'en avoir entendu parler : c'était Notre-Dame-des-Champs, connue dans le quartier sous le surnom de *l'église de bois*, une succursale de Saint-Sulpice, desservie par un curé.

L'architecture en est légère et gracieuse. La nef, qui s'élève d'une façon suffisante, est ornée de beaux lustres dont l'effet est charmant. Derrière le maître-autel, simple et convenable, on remarque de jolis vitraux colorés de vives et fraîches couleurs. Toute de bois, cette petite église, qui est une paroisse tout autant que la Madeleine, — bien moins riche pourtant, — est vraiment curieuse.

J'y étais entré un dimanche pendant qu'on chantait les vèpres.

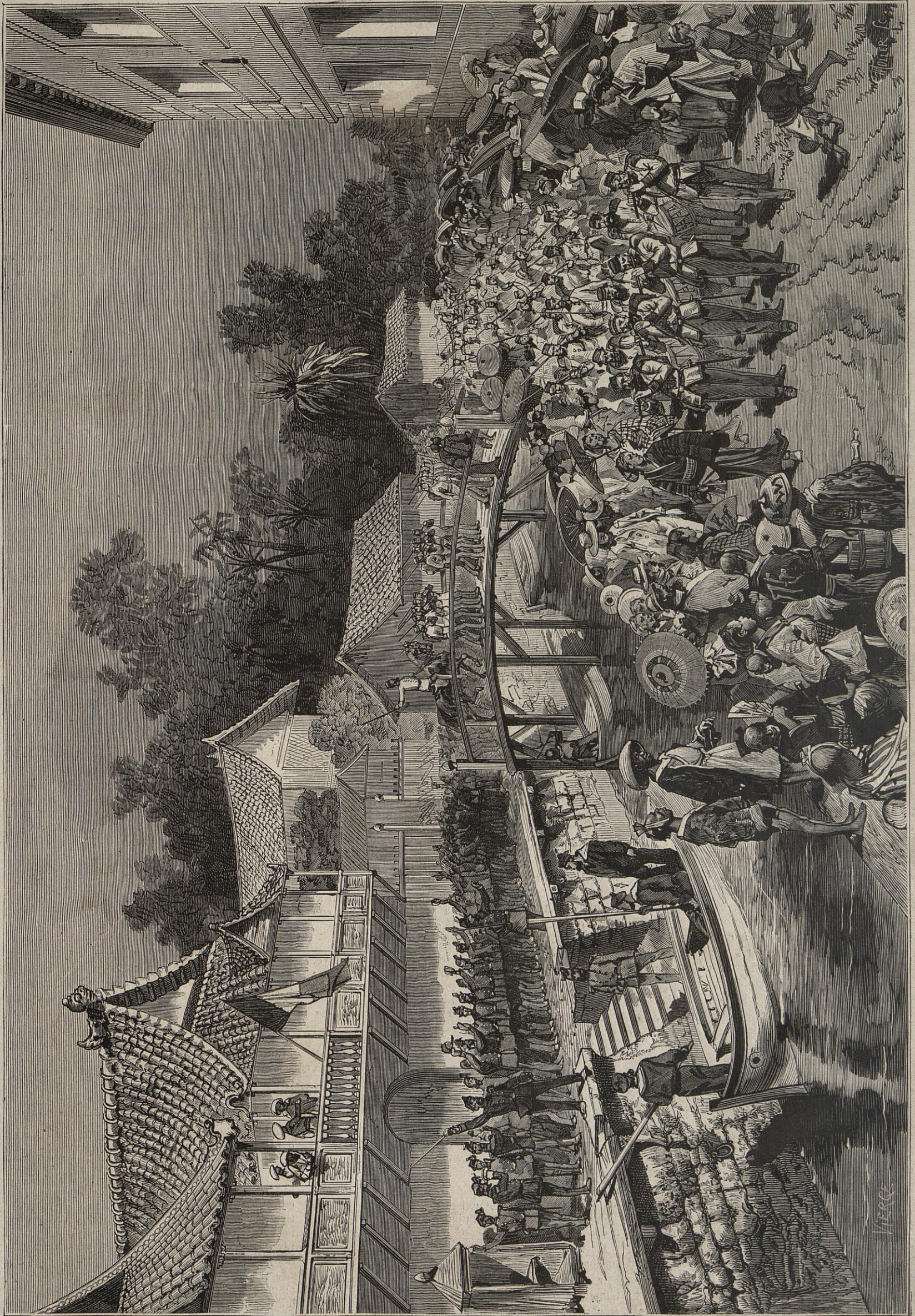
A ma droite, près de l'autel de la Vierge, je remarquai une enfant de treize ans à peu près qui paraissait prier avec ferveur.

Elle était douée d'une admirable beauté; ses grands yeux noirs avaient de clairs regards qui se



FRANCE. — Nancy. — Consécration de la basilique de Saint-Epvre. — (Dessin de M. Deroy, d'après le croquis de M. Thiriot, de Malzéville.)





JAPON. — Yokohama. — Départ du corps d'occupation anglo-français. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Frager, notre correspondant au Japon.)

fixaient obstinément sur l'autel et qui semblaient annoncer en elle une bonne nature par leur douce expression; ses abondants cheveux, d'un noir excessif, faisaient ressortir la pâleur de ses joues; son nez et sa bouche étaient du plus parfait dessin.

Un air de sombre tristesse était répandu comme un voile lugubre sur ses traits enchanteurs; sa mise simple annonçait qu'elle appartenait à la classe ouvrière. Pourtant sa robe de laine grise portait un certain cachet d'élégance qui attestait les soins attentifs d'une bonne mère.

Un bonnet blanc, orné de rubans bleus, contenait avec peine sa luxuriante chevelure.

A côté d'elle était agenouillée une femme que je supposai âgée de cinquante-cinq ans au moins, en voyant les rides de son visage. Elle était coiffée d'un bonnet de mousseline, vêtue d'une robe bleue et enveloppée d'un vieux châle usé.

Ses traits brunis, ridés par l'âge, le travail et la misère peut-être, avaient une expression de loyauté et de sévérité. Je la trouvais un peu vieille pour la croire la mère de cette jolie enfant, à laquelle, parfois, elle jetait un coup d'œil. D'ailleurs, il n'y avait pas entre elles deux cette ressemblance qu'eût respectée la différence d'âge, si elles étaient étroitement unies par la parenté.

Deux ou trois fois, elle tira de sa poche un cornet de tabac en poudre, y puisa une prise, et en bourra son nez proéminent et légèrement bosselé.

Quand les vêpres furent finies, au lieu de se retirer avec la foule, elles restèrent immobiles, et parurent s'absorber dans leurs prières. Maintenant qu'elle était à peu près vide, la petite église m'offrait toute facilité pour la visiter à mon aise. Tout en la parcourant, je ne perdais pas complètement de vue les deux fidèles qui attirèrent mon attention.

Bientôt je vis deux larmes s'échapper des yeux de l'enfant, et tomber sur ses petites mains blanches, pieusement croisées et appuyées sur le prie-Dieu où elle était agenouillée. L'air triste de son beau visage ne m'avait donc pas trompé! Il y avait en elle une douleur profonde; mais laquelle? Quel malheur avait frappé cette jeune tête? Déplorait-elle la perte de quelque parent? Non sans doute, puisqu'elle ne portait pas le deuil.

Ce mystère doubla ma curiosité, déjà bien forte. J'aurais donné bonne chose pour la découvrir. Mais comment, sans indiscrétion, pénétrer dans la vie d'une étrangère que je voyais pour la première fois? Afin d'y parvenir il y avait des difficultés qui effrayèrent ma paresse, et je résolus bien vite de ne pas tenter l'entreprise.

Enfin elles sortirent lentement, après avoir pieusement fait le signe de la croix. Je ne voulus pas les suivre pour ne point les importuner d'une curiosité malséante. La vraie douleur est ombrageuse et se dérobe aux yeux indiscrets.

J'attendis quelques instants après leur départ, puis je sortis de la petite église à mon tour. Dans la rue, je regardai de tous côtés, mais je ne les aperçus pas.

Je repris mon chemin, rêvant à ces deux inconnues, faisant des suppositions sur leur position, sur les liens du sang qui les unissaient, sur leur caractère, sur leurs qualités et leurs défauts, sur la profession de la vieille. Je leur prêtai une foule d'aventures étranges; au bout de quelques minutes, je construisis dans ma tête tout un drame qui me parut plein d'intérêt.

Pourtant vous me saurez gré de ne pas vous le raconter en ce moment, car vous préférez que je vous dise la vérité sur la vieille femme et l'enfant. Vous avez raison mille fois, et je ne veux pas fatiguer l'attention que vous voulez bien me prêter.

Le dimanche suivant, je retournai à Notre-Dame-des-Champs dans l'espérance de les revoir. Cette fois, c'était le matin, à l'heure de la grand-messe. Je regardai vainement dans tous les sens, mais je supposai que la foule qui encombrait la petite église m'empêchait de les découvrir. D'ailleurs, le moment était mal choisi pour faire mes recherches, et j'attendis la fin de l'office.

J'étais près de la porte de sortie, et, lorsque la foule commença de s'écouler, j'allai me placer dehors pour mieux voir les personnes qui s'éloignaient.

Malgré une attentive observation, je n'aperçus pas mes deux inconnues. Je rentrai dans l'église,

afin de m'assurer si elles n'y étaient pas restées pour prier comme la première fois; mais je ne les vis pas davantage.

Au moment où j'allais me retirer, comptant revenir à l'heure des vêpres, elles entrèrent, suivies d'un enfant de quinze ans environ.

Cette fois, la petite fille était en grand deuil et la vieille femme en demi-deuil. Ce changement de costume me révélait le malheur qui leur était arrivé dans l'espace de ces quelques jours, et dont la seule crainte avait fait pleurer la pauvre enfant.

L'intéressante petite créature avait perdu depuis un proche parent dont la vie était alors en danger, une mère ou un père peut-être. Assurément, il avait été tendrement chéri et il était vivement regretté.

Les paupières rougies de la gentille fille attestaient qu'elle avait abondamment pleuré. Elle avait sensiblement maigri. Je ne sais si c'était un effet de la robe noire qu'elle portait, mais la pâleur de son délicat visage me parut tellement augmentée qu'elle me fit mal. L'air triste que je lui avais remarqué était devenu désespéré.

En effet, à peine se fut-elle agenouillée qu'elle baissa la tête et éclata en sanglots.

Je me trouvais tout près d'elle, et j'entendis la femme âgée lui dire à mi-voix :

« Voyons, voyons, Francette, contiens-toi. Nous ne sommes pas ici chez nous. »

— Nous sommes dans la maison du bon Dieu, répondit l'enfant à travers ses larmes.

— Mais il y a du monde qui te regarde; il ne faut pas te donner en spectacle.

— C'est plus fort que moi, ma cousine... quand je pense qu'elle venait ici, qu'elle s'agenouillait là...

Un sanglot l'interrompit. Puis, à une nouvelle remontrance de sa respectable cousine, elle fit un violent effort pour se contenir, s'essuya consciencieusement le visage, croyant tarir ainsi la source de ses larmes; pourtant, rebelles, elles continuèrent de couler sur ses joues blanches comme du marbre, mais elle ne poussait plus aucun soupir, elle ne faisait plus aucun bruit; elle refoulait ses sanglots.

Je la considérais avec plus d'intérêt que la première fois. Sa douleur profonde et sa respectueuse obéissance m'émurent vivement.

Le jeune garçon qui les accompagnait, et qui s'était placé sur une chaise à côté d'elles, ressemblait beaucoup à la vieille femme. Je pensai aussitôt qu'il devait en être le fils.

Son visage frais et rose avait une expression de mécontentement contenu et de fine malice. Malgré sa ressemblance avec celle que je supposais sa mère, il n'était point laid. Il avait pour lui son extrême jeunesse... et puis son sexe: un garçon n'a pas besoin d'être beau, c'est connu.

Bientôt commença une messe basse sur l'autel de la Vierge, près duquel s'était mis le groupe qui m'occupait. Pendant qu'elle durait, le petit garçon regardait un peu dans tous les sens ou tournait sa casquette. A côté de lui, la petite faisait, par son attitude pieuse et désolée, le contraste le plus frappant.

Elle semblait prier avec une ferveur excessive, sans doute pour l'âme envolée de ce cher parent qu'elle pleurait.

HIPPOLYTE PIRON.

(La suite au prochain numéro.)

## JAPON

### RETRAIT DU CORPS D'OCCUPATION

Yokonama, 15 mars 1875.

Le retrait du corps d'occupation franco-anglais, établi au Japon depuis les événements de l'année, est aujourd'hui un fait accompli.

Les démonstrations les plus sympathiques et les plus touchantes ont accompagné nos braves soldats jusqu'à leur embarquement. Enchantés et reconnaissants des témoignages honorables dont ils ont été l'objet, ils emportent avec eux un bon souvenir de la colonie de Yokohama.

Le 26 février, un bal avait été donné, par les résidents français et anglais réunis, aux officiers des troupes d'infanterie de marine française et du bataillon du royal-marine anglais. Le lendemain, un bouquet avait été offert aux officiers et soldats.

Dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> mars, une foule nombreuse de résidents européens de Yokohama avait envahi les quais et les abords des casernements pour accompagner les troupes jusqu'aux embarcations et leur souhaiter un heureux retour dans la patrie.

Nombre de Japonais et surtout de Japonaises étaient venus là aussi pour leur adresser leurs adieux sympathiques.

A trois heures précises, les pavillons français et anglais furent descendus des mâts des campements; les clairons sonnèrent aux champs.

Les troupes d'infanterie de marine française étaient rangées en bataille devant leur caserne; enlevées par leur capitaine, elles saluèrent par des hurrahs leurs camarades du bataillon du royal-marine anglais, qui passèrent devant eux pour se rendre à leur embarcadère.

Ce fut un beau et attendrissant moment d'enthousiasme.

Les canots du navire de guerre sur rade reçurent nos soldats, qui quittèrent le sol du Japon au milieu des derniers hurrahs de leurs compatriotes.

Les troupes françaises s'embarquèrent sur le paquebot *Tanis*, de la Compagnie des Messageries maritimes, pour rallier le port de Saïgon.

Le bataillon du royal-marine anglais s'embarqua sur l'*Adventure*, transport de guerre qui devait l'emmener, dans le sud de l'Afrique, à Port-Natal, pour y aider à réprimer une rébellion des indigènes de cette colonie. — r.

## QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 10. — *Hamlet est-il un personnage historique?*

Communication de M. S. BERENDT, d. Copenhague :

« Monsieur, comme habitant du pays d'Hamlet, il me sera peut-être permis de répondre à la question proposée dans le *Monde illustré*. Il ressort clairement des documents historiques qu'elle doit être résolue affirmativement. L'historien Saxo Grammaticus, qui vivait au douzième siècle, et qui est appelé « le père de l'histoire danoise », raconte que Hamlet était le fils d'un roi de Jutland nommé Horvendil et que sa mère était la reine Gerutha. Le frère du roi Horvendil, Fenge, ayant assassiné le père d'Hamlet pour s'emparer du royaume et épouser sa veuve, Hamlet feignit la folie et prépara sa vengeance par ce délire simulé. Le roi Fenge, qui soupçonnait les plans sinistres de son neveu, chercha à le démasquer et l'envoya en Angleterre dans le dessein de le faire assassiner. Hamlet, poursuivant son but, sut gagner l'amitié du roi anglais, et retourna l'année suivante en Danemark. Là, il tua de sa propre main l'assassin de son père, fut proclamé roi, et tomba quelque temps après dans une bataille contre le roi Vigilet, offensé de ce qu'il avait pris le nom de roi. Pendant longtemps on a montré la tombe d'Hamlet en Jutland, dans un champ; mais d'après une autre tradition, son tombeau se trouve près de la ville d'Elseneur. Le poète danois Oerlenschlayer a écrit une tragédie sur *Hamlet*. »

« ... On sait, écrit un correspondant qui signe G. H., que Shakespeare a emprunté le sujet d'Hamlet à la traduction anglaise du recueil de Belleforest (1564), reproduisant la version de Saxo Grammaticus, savant danois mort en 1203, qui traduisit lui-même en latin les anciennes légendes scandinaves. »

M. G. H. nous a annoncé une communication moins sommaire que nous publierons avec intérêt. En attendant, voici une anecdote moderne sur le tombeau d'Hamlet :

« On sait qu'Ophélie se noie par procuration dans la rivière de l'Opéra. Il est difficile, en effet, de chanter entre deux eaux. A mon tour, j'ai une petite observation géographique à présenter. Ophélie ne peut pas se noyer dans une rivière, par la raison victorieuse qu'il n'y a pas de rivières en Danemark. En revanche, il y a des lacs à faire rêver les biches du bois de Boulogne. »

« Il me souvient aussi, à propos d'Hamlet, d'une amusante légende qui m'a été racontée. Le propriétaire du terrain où la tradition avait marqué la place du tombeau d'Hamlet, ennuyé du pèlerinage des touristes, fit construire à bonne distance un autre tertre orné de

pierres superposées. Or, il arriva que les touristes visitaient les deux tombeaux. Le propriétaire ne se tint pas pour battu. Il supprima les deux tombeaux d'Hamlet et fit transporter les pierres au sommet d'une colline, près de l'emplacement d'une abbaye disparue, où les touristes font aujourd'hui leur pèlerinage. C'est peut-être un conte qu'on m'a fait. Que les poètes pardonnent à un confrère qui a fait le voyage pour en rapporter ce souvenir.»

Nous mentionnons ici les lettres signées : *l'Ignorant* E. C. — *G. Monfls.* — *Ch. Méo* (Barcelone). — *Th. Adéma* (Rieux-Volvestre). — *Anonyme* (Bordeaux). — *Un jeune lecteur* (Paris). — *G. L.*, à Sméla (Russie).

Nous prenons note aussi des intéressantes communications signées : *Une demoiselle américaine* E. L. S. (Pittsburg, États-Unis). — *Daniel Lombard* (Marseille). — *A. Pochméja* (Saint-Céré, Lot). — *Une abonnée algérienne*. — *Le Chercheur* (Marseille). — *Le Liseur*. — *Un lecteur*.

Prière à nos correspondants de joindre les solutions aux questions qu'ils proposent.

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

## PENSÉES DIVERSES

Le talent et l'esprit ne donnent pas le charme, qui vient du caractère. A tout prendre, ils sont en surface, et le charme est en profondeur.

\*\*

Du petit au grand, le critérium de la supériorité, ce n'est pas d'être craint, ni même d'être aimé, — c'est d'être imité, fût-ce dans la manière de nouer une cravate.

\*\*

L'homme gagne toujours à se taire; s'il est aimé, à quoi bon parler? si on ne l'aime plus, on ne l'entend pas.

\*\*

A notre insu, quoi que nous fassions, et tout à fait en dehors de notre contrôle, il y a toujours quelqu'un pour nous juger sur des actes auxquels nous n'avons jamais songé et des paroles que nous n'avons jamais dites.

\*\*

Les règles de l'arithmétique sont fausses en morale. La réunion de mille hommes, très-bons séparément, peut fournir un total détestable et rappelle ces cohortes où tout le monde vous écrase et où chacun très-sincèrement se plaint d'avoir été écrasé.

## LIVRES ET ROMANS

*La Séparée*, par Tony Révillon. — *La Fin d'un vieuv*, par Paul Perret. — *Mémoires de n'importe qui*, par Louis D pret.

Il n'est pas une question bien neuve que celle du divorce, mais c'est certainement une des plus difficiles à traiter.

Il y a tant d'arguments pour et tant de raisonnements contre, que l'esprit sage hésite à se prononcer même tout bas.

M. Tony Révillon, en romancier avisé et spirituel, ne s'est pas prononcé absolument, mais que son plaidoyer est émouvant!

Sa *Séparée* n'est pas de ces créatures fantasques qui, la séparation prononcée, ne peuvent, ne veulent et ne savent pas trouver une place digne dans le monde. Son héroïne est une vertueuse et charmante femme, digne fille d'un vieux président, l'honneur et l'exemple de sa province. Elle habite purement et simplement la maison paternelle, une vieille demeure emplie de vieilles gens, dont l'auteur a fait un tableau saisissant, net, vif, humain, vivant, malgré les teintes grises étalées complaisamment et avec préméditation.

Le roman, on le devine, ce sont les douleurs physiques et morales de cette femme vertueuse dont le seul crime est d'avoir épousé un gentleman vaurien, et qui est plus cruellement punie que si elle eût été vaurienne elle-même après avoir épousé un galant homme.

Si vous aimez à pleurer, à penser ou simplement à suivre d'un cœur attendri le récit d'une grande infortune, lisez ce livre, qui ne laisse aucune prise à la critique, mais qui laisse un vaste champ au regret.

Voilà le mal, soit, mais où est le remède?

M. Charles Perret, lui, ne cherche point un mal social à... traiter. Chez lui, l'anatomiste écrase le philosophe, quand parfois, se dégageant de la dure étreinte, le philosophe s'avise de passer la tête pour regarder comment se comportent les sujets disséqués, il se retire soudain étonné, mais émerveillé des transformations infinies des trois ou quatre passions fondamentales qui traînent l'humanité à travers la vie.

Le comte de Louvigné Saint-André rencontre dans une province, où il a été cuyer son cœur dont il a usé et abusé, une jeune fille, assez originale pour attirer l'attention d'un viveur à son déclin. Il s'en amuse; elle le tue.

C'est bien fait.

Mais un comte millionnaire, beau et à peine sur la première marche de la maturité, ne se laisse pas étrangler aussi facilement qu'on le pourrait croire, quelque soit d'ailleurs la grâce de la main qui lui serre le cou.

Le comte de Saint-André échapperait sans doute, si, dans sa vanité d'homme fort, la plus haïssable des vanités, il ne s'avise de croire qu'on peut régler les destinées d'une fillette bourgeoise et les siennes. M. Perret est de ceux à qui on aurait tort de marchander les vérités. Son livre, qui aura un grand succès, parce que la passion passionnée, et qu'il est fait avec un talent qui n'est plus à discuter, son livre a une tache. Cette tache, c'est un personnage mal fait, faux à force d'être neuf, une tête que l'auteur a sculptée avec une hache dans le but, non atteint, de produire un contraste empoignant. Ce bonhomme, qui s'appelle Vaubondou, un Normand rustre, un poète ruant, jure, au lieu de trancher dans une galerie où les figures sont presque des chefs-d'œuvre.

Ce n'est qu'en buvant beaucoup qu'on trouve le vin bon, a dit un ivrogne. Il en est de certains livres comme de certaines bouteilles, le nouveau livre de M. Louis Dépret est de ce nombre. Cet écrivain appartient à la rédaction du *Monde illustré*, ce qui nous donnerait presque le droit d'être dur envers lui. Nous nous contenterons de lui dire la vérité. Son nouveau livre, *les Mémoires de n'importe qui*, est divisé en plusieurs récits plus ou moins humoristiques; le premier pêche par une originalité cherchée; le second a déjà eu son succès; le troisième, qu'en dire?

C'est seulement au quatrième verre que le vin de l'ivrogne montre sa qualité. Le quatrième récit, *Eucharis*, est tout simplement une merveille en cent huit pages. *Eucharis* ne se raconte pas, mais *Eucharis* restera et aura une place dans les bonnes bibliothèques, entre *Autre étude de femme* et *le Lion amoureux*.

JULES NORIAC.

## LES FÊTES DE CHINON

LE 27 JUIN 1875

UN sentiment de convenance, que nos lecteurs auront apprécié, nous a empêché jusqu'à présent de parler des fêtes de Chinon, bien que ces fêtes aient eu la bienfaisance pour mobile.

Mais elles se produisaient au moment des inondations de la Garonne, et l'on comprend que leur éclat ait été singulièrement atténué. Il était trop tard pour les ajourner; les autorités locales ont tranché la difficulté en attribuant la moitié du bénéfice des quêtes aux inondés toulousains. C'était indiqué.

La part des pauvres de Chinon a encore été assez fructueuse, car ces fêtes avaient attiré une foule considérable de tous les points de la Touraine. Quelle délicieuse ville que Chinon! Et comment ai-je pu rester si longtemps sans la connaître? Remercions la compagnie

du chemin de fer de la Vendée, qui nous a révélé un des plus jolis coins de la France. Rien que le trajet de Tours à Chinon est un enchantement. On traverse des campagnes admirables, aux aspects variés, la vallée du Cher, la forêt de Huismes, — pour arriver à ce bijou architectural qualifié par Pantagruel de *première ville du monde*.

« Où est ceste première ville que distes? — Chynon, dis-je, ou Caynon en Touraine. — Je seay, répondit Pantagruel, où est Chynon; mais comment serait-elle ville première du monde? où le trouvez-vous? — J'ai, dis-je, trouvé en l'écriture sacrée que Caïn fut le premier bâtisseur de villes; vray donc semble que la première il la nomma de son nom, Caynon, comme depuis ont à son imitation tous aultres fondateurs et instaurateurs de villes imposé leur nom à icelles. »

Sans nous arrêter à cette étymologie facétieuse, constatons l'adorable situation de Chinon sur la rive droite de la Vienne et la majesté pittoresque de son château, moins écroulé que les guides veulent bien le dire.

Donc, le 27<sup>e</sup> jour du mois de juin, « sonnait la demie après midy, » une fête de bienfaisance avait répandu l'animation et la joie dans Chinon. Cette fête était divisée en deux parties bien distinctes : d'abord, la bénédiction solennelle de la gare et de la voie du chemin de fer de la Vendée par M<sup>gr</sup> l'archevêque de Tours; ensuite une grande cavalcade historique.

M<sup>gr</sup> l'archevêque, qui est un homme de beaucoup d'esprit, a béni avec la meilleure grâce du monde une locomotive appelée du nom de *Rabelais*.

Puis, la cavalcade, inspirée naturellement de maître François, s'est déroulée dans l'ordre suivant : le char des dames de Thélème avec leurs pages; le char des fouaciers de Lenné; le char des moutons de Panurge conduits par Dindenault; le char de la Dive Bouteille accostée de sa grande prêtresse Bacbuc; le char de Gargantua, flanqué de Frippesaulce, Pilleverjus, Porcau-Son, Painperdu, Hochepôt, Lèchevin et Aransor; — enfin, le char musical des Loudunais, joueurs de trompe, trompettes, bouquin, flageolet, cornet, cornemuse et tabourin.

Cette amusante chevauchée, fort exacte dans ses détails, avait été organisée par un jeune lettré, M. Robbe, professeur de philosophie.

Le soir, un banquet de soixante couverts environ réunissait au premier étage de l'hôtel de ville les principales autorités de Chinon et du département. Là, une surprise nous attendait. Un superbe portrait en pied de Rabelais, par Eugène Delacroix, décorait la salle. Ce tableau, peu connu et daté de 1837, est d'une excellente facture, sévère, élevée. Je n'en garantis pas cependant la ressemblance. M. Dalmagne s'était chargé avec un zèle infini de la partie matérielle.

A présent, voilà Chinon aux portes de Tours. Les voyageurs et les artistes vont y affluer. On ira en pèlerinage voir la maison du coin de la rue de la Lamproye, qui passe pour avoir été le berceau du grand écrivain.

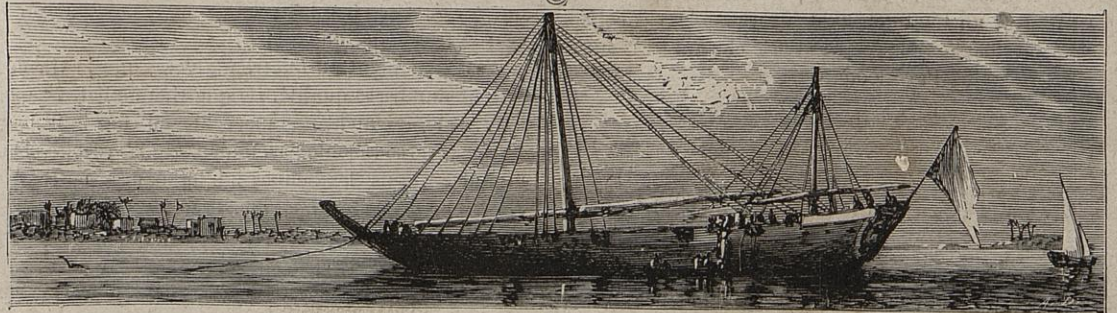
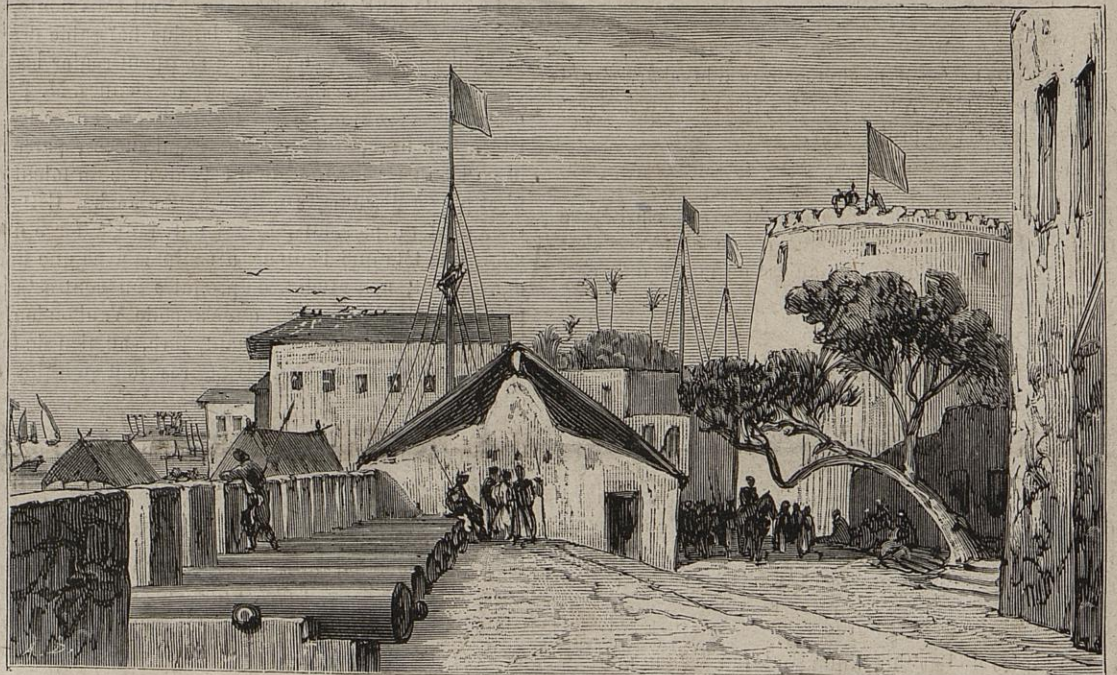
CHARLES MONSELET.

## ZANZIBAR

NOUS avons négligé de rééditer l'arrivée à la gare, le cortège, les promenades et réceptions du sultan de Zanzibar, ces sujets officiels présentant toujours le même aspect. Nous avons préféré donner un aperçu du pays qu'habite notre hôte, avec quelques types de ses habitants pris, d'après nature, par notre collaborateur M. de Bérard, à son dernier voyage dans l'océan Indien.

L'île de Zanzibar, que le vieux sultan Saïd, père du sultan actuel, notre hôte, avait préférée comme séjour à Mascate, en Arabie, l'avait séduit par sa riche végétation, et quand on parcourt l'intérieur de l'île, ses forêts de cocotiers, de manguiers, ses vertes plantations de girofliers et toute cette nature pittoresque et variée, on comprend bien qu'il ne regretta pas la sèche Mascate et ses sables brûlants. La ville est fort intéressante, avec ses palais blancs arabes, les tours rondes à créneaux de son fort et les costumes variés des Arabes, Indiens, Malais, nègres de la côte, etc.

Il s'y fait un grand commerce d'ivoire, de sandal, de



A. Masque des femmes. — B. Arabe de la garde du sultan. — C. Coiffure d'un Arabe. — D. Soldat de la garde du sultan. — E. Le gouverneur écoutant une supplique. — F. Nègresse. — G H. Femmes du gouverneur. — I. Arabe de Zanzibar. — J. Nègresse. — K. Femme arabe.

1. Maison de campagne du sultan, à Montoni. — 2. Vue de la ville de Zanzibar. — 3. Batterie de la forteresse. — 4. Couteur arabe du sultan. — 5. Les autruches du sultan à Montoni.



FRANCE. — CHINON. — Cavalcade rabelaisienne au profit des inondés et des pauvres. — (Dessin de M. Scott.)

girofle, etc., et l'esclavage n'y est encore qu'à demi aboli. On est frappé de l'énorme quantité de défenses d'éléphant, de cornes de rhinocéros et de peaux de panthères qui remplissent des quartiers entiers de la ville. Il faut dire que la ville est fort malsaine, et le commerce de coquilles qui s'y fait, et que les Arabes font sécher au soleil sur leurs terrasses, empoisonne l'air des rues, déjà vicié par les émanations d'un grand marais qui avoisine les faubourgs.

La rade est fort belle, calme et bleue comme le saphir, semée d'îles sablonneuses couvertes de cocotiers où vivent des troupes de gazelles naines réservées au sultan.

E. DE BÉRARD.

## THÉÂTRES

PALAIS ROYAL : *Partie pour Saumur*, comédie en un acte, par MM. Delacour et Erny. — GYMNASÉ : *le Sanglier des Ardennes*, comédie en un acte, par Amédée Achard; *Lea*, drame en trois actes, par MM. Dion-Boucicaut et Emile de Najac. — CHATELET : *Perrinet Leclerc*, drame en cinq actes, par MM. Anicet Bourgeois et Lockroy. — THÉÂTRE-HISTORIQUE : Reprise de *Latude* ou *Trente-cinq ans de captivité*.

PUISQUE elle est partie pour Saumur, ne vous attendez pas à la voir. Elle, c'est Cerisette, Parisienne aimable, sans profession. Le désappointement du bourgeois Pascarel, son protecteur, est grand lorsqu'il ne la trouve pas chez elle, le samedi, à l'heure convenue. En revanche, il y trouve une foule de gens qu'il ne s'attendait pas à y rencontrer, M. et M<sup>me</sup> Berlureau, par exemple, et puis Ernest, et puis un commissaire de police. Quiproquos sur quiproquos, folies sur folies. M. Delacour est depuis longtemps passé maître dans ces facéties qui durent à peine trois quarts d'heure.

Le Gymnase a retrouvé dans ses cartons une petite comédie de feu Amédée Achard, qu'il s'est empressé de monter. *Le Sanglier des Ardennes* n'a aucune parenté avec l'assassin de l'évêque de Liège. C'est un simple butor, qui n'a de repos que lorsqu'il a mis la main sur un plus butor que lui. Landrol et Frédéric Achard rivalisent de pantomime farouche dans cette amusante bluette.

Moins amusante est *Léa*, par MM. Dion-Boucicaut et Emile de Najac. Ici, nous sommes en plein dans le drame, et même dans le mélodrame. Léa est une pauvre Italienne, d'une grande beauté et d'une grande mélancolie, qui sert de modèle aux peintres. Elle a suivi à Londres son amant, un mauvais drôle qui se fait appeler le comte Stefani; elle ne le quitte pas d'une minute, elle marche dans son ombre. C'est ainsi qu'elle apprend que Stefani ou Rowdon a retrouvé sa femme légitime, qui, croyant à sa mort, s'est remariée tranquillement. Tant que Rowdon ou Stefani se contente de demander de l'argent à son ancienne femme, Léa ne bronche pas et le laisse faire; mais lorsqu'il s'avise d'en redevenir amoureux... halte-là! Elle décroche un poignard de sa jarretière et expédie proprement aux enfers cette immonde canaille.

La nécessité de cet ouvrage ne se faisait pas sentir d'une manière absolue.

En tant que drame, j'aime mieux *Perrinet Leclerc*, que le Châtelet a repris la semaine dernière. *Perrinet Leclerc* ou *Paris en 1418* est de la même année que *la Tour de Nesle*, et de la même école aussi. On n'y parle pas, on y rugit; on s'appelle *messire*, on jure par *Pâques-Dieu!* on tourmente sa dague d'une main convulsive. Il y a des scènes qui sortent du commun dans la pièce de MM. Anicet Bourgeois et Lockroy, celle, par exemple, où Perrinet vole les clefs de son père, et celle où le roi Charles VI secoue un moment sa torpeur pour s'apitoyer sur le sort de la France. « La France! N'y a-t-il donc dans ce malheureux royaume qu'un vieillard en démence qui se souviennent d'elle? L'ont-ils tous oubliée, ceux dont la tête est forte et le cœur jeune? Toujours Armagnac ou Bourgogne, et pour elle, rien! Et cependant son sang coule... et j'en dois compte à Dieu, moi qui ne porte sur l'épaule ni croix blanche ni croix rouge! »

La tirade serait-elle donc aujourd'hui un art perdu?

M. Taillade, avec sa voix brusque, son regard sombre, son geste fiévreux, est l'homme de ces machines-là. C'est à lui que revient la meilleure part du succès de *Perrinet Leclerc*.

Autre reprise au théâtre d'en face, devenu le Théâtre-Historique. On y joue *Latude* au moment où s'imprime ce journal. *Latude* a longtemps occupé autrefois les affiches des théâtres de boulevard; on le représente souvent en province. Il a servi de modèle à une foule de drames qui traitent d'évasions. Je me fais une véritable joie, une joie d'enfant, à l'idée de revoir la Bastille, ce gros monstre noir. — Pauvre Bastille tant calomniée! La Providence semblait avoir ménagé aux écrivains cette douce retraite dans laquelle ils jouissaient d'un loisir si nécessaire aux travaux de l'esprit. Marmontel a raconté qu'il eut le bonheur d'y être admis pour une parodie dont il n'était pas l'auteur; il fut émerveillé du dîner qu'on lui servit dans cette maison royale.

« La Bastille ne vient pas, et je ne sais comment payer mon terme! » disait Baculard d'Arnaud. L'érudit et fécond Lenglet du Fresnoy était tellement accoutumé à ce voyage que, dès qu'il voyait arriver l'huissier Tapin: « Toinette! criait-il à sa gouvernante; vite, mon bonnet de nuit, mon paquet de linge et ma provision de tabac! »

Disons en passant que, malgré ses trente-cinq ans de captivité, Henri Masers de Latude vécut jusqu'à quatre-vingts ans.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

COMME nous le disions samedi dernier, c'est un fait considérable, et trop inaperçu ou injustement dédaigné jusqu'à aujourd'hui, que cette curiosité qui a pris les Italiens pour notre répertoire lyrique. L'école française est pourtant, depuis quelques années, en assez bonne odeur mélodique auprès des parterres de Milan, de Venise, de Florence et de Naples; aussi semble-t-il que ce soit un devoir pour la critique d'avoir l'œil et l'oreille braqués sur ces villes amies.

Mais ce que c'est que l'insouciance!... Il y a quelque temps, un opéra tudesque, de fabrication récente, fut joué à Bologne. Les renseignements ne manquèrent point à plusieurs de nos confrères; et ils en firent leurs choux gras, sans trop regarder de quelles mains ils les tenaient. Il y avait là un feuilleton à faire; en avant le feuilleton!

Vers la même époque, *le Pré-aux-Clercs* fut joué sur le théâtre San Carlo au grand avantage de notre amour-propre national. Les journaux de Paris en donnèrent bien la nouvelle, mais comme un simple fait divers et avec moins de détails que s'il se fût agi d'une opérette de banlieue ou d'une chanson notée pour l'orgue de Barbarie.

Depuis, nous avons su que les Italiens (gens de plaisir) s'étaient régalez des *Diamants de la couronne*, d'*Herculanum*, du *Caid*, du *Domino noir*, des *Dragons de Villars*....

Les journaux français sont encore restés muets. Il y avait là pourtant un beau sujet à traiter; et c'était un tableau à faire que celui de la lutte des écoles italienne et française se disputant le passage des Alpes.

On eût pu représenter d'abord le torrent mélodique des Rossini, des Bellini et des Donizetti débordant sur nous, et dans sa fougue et son abondance, ne permettant point à la plus mince de nos ariettes de cheminer en sens inverse. Il eût fallu faire voir ensuite comment le flux italien s'étant ralenti, notre musique a pu remonter l'ancien courant et pénétrer dans le pays qui, jusqu'alors, lui était le plus inaccessible.

Cette allégorie du genre hydraulique eût peut-être frappé l'esprit du lecteur; car, après tout, la musique étant de sa nature fluidiforme, peut bien se comporter comme un liquide qui, suivant le cas, inonde ou s'évapore, coule ou reste stagnant. L'hy-

drostatique et l'acoustique, comme toutes les sciences d'ailleurs, ont de ces phénomènes dont la loi semble identique... Mais laissons ces considérations.

Ce fut surtout au moment des représentations du *Pré-aux-Clercs* à Naples que nous fûmes offusqué de l'indifférence de la presse française. Nous résolûmes alors d'ouvrir une enquête pour l'édification de nos lecteurs, un peu aussi pour notre plaisir.

Mais vous allez voir comment nous nous sommes butté contre un mur.

La première chose à faire était d'entrer en relations avec quelque personne compétente, ayant pu assister à la fameuse représentation du *Pré-aux-Clercs*. Or il se trouva que notre ami et confrère F. de Villars faisait alors un échange assez fréquent de lettres artistiques avec le signor Florimo, archiviste du conservatoire de Naples. Ce fut lui qui nous proposa de faire parvenir à son correspondant une demande de renseignements que nous rédigerions à notre guise, et en vue du feuilleton dont nous voulions amuser nos abonnés.

Nous dressâmes alors le questionnaire suivant qui fut envoyé à son adresse:

1° Quel est le poète qui a traduit le livret du *Pré-aux-Clercs*?

2° Le dialogue a-t-il été maintenu en prose parlée, suivant la mode française, ou bien l'a-t-on mis en récitatifs?

3° Le nom du musicien qui a écrit les récitatifs?

4° Le traducteur-adaptateur a-t-il respecté le texte primitif?

5° S'il s'est permis des changements, sur quelles parties ont-ils porté?

6° A-t-on conservé le ballet du second acte, ou bien l'a-t-on supprimé, comme l'Opéra-Comique en a pris la licence depuis quelques années?

7° Le nom des chanteurs, cantatrices et danseuses chargés des rôles? Donner des détails sur la façon dont ils se sont comportés.

8° Comment l'orchestre et les chœurs ont-ils manœuvré?

9° Renseignement, S. V. P., sur le matériel du théâtre. Les décors, les costumes, les accessoires étaient-ils en bon état et traités dans le style voulu?

10° Quel a été l'effet de la représentation sur le public présent?

11° Résumer les opinions exprimées par la presse.

12° Combien a-t-on donné de représentations du *Pré-aux-Clercs*?

Telles étaient les questions que nous adressions à M. l'archiviste du Conservatoire de Naples par l'intermédiaire d'un ami commun.

Eh bien!... (oh! notre pauvre amour-propre!) aucune réponse ne nous a été faite.

De deux choses l'une: ou la lettre s'est égarée en route, ou elle est arrivée à destination. A supposer le second cas, il ne serait possible d'expliquer le mutisme de M. Florimo que par cette considération que M. l'archiviste, ayant publié quantité de travaux sur l'école napolitaine, s'est épris de son sujet jusqu'au point où peut commencer la jalousie. Cette invasion de son pays par un opéra étranger, et qui est un chef-d'œuvre, et qu'au fond de lui-même il a goûté comme tel, a dû causer de cuisantes douleurs à son chauvinisme artistique. Alors il s'est tu pour n'avoir point à louer une musique qui n'était point signée d'un nom napolitain.

On sent bien que ce n'est pas par plaisir que nous faisons le tableau de nos déconvenues. Mais notre but, le voici: nous tenions à aligner les douze questions ci-dessus. Ce papier qui les porte ira en Italie (nous le savons par notre registre d'abonnement), et nous espérons que quelque bon dilettante de là-bas voudra bien nous servir de correspondant, le cas échéant.

Nous prions donc cet inconnu, qui déjà nous est cher, de guetter la représentation d'un opéra français traduit en italien, et de nous en dire tout ce qui est nécessaire à la confection d'un feuilleton.

Et celui des vingt quatre millions d'Italiens qui daignera nous répondre sera assuré de notre reconnaissance, s'appellât-il Florimo.

ALBERT DE LASALLE.

## ESPAGNE

UN de nos correspondants d'Espagne, don Léon Abadias, dessinateur de campagne de don Carlos, nous a adressé un croquis représentant l'inauguration de la réouverture, à Tolosa, d'un tronçon de la ligne du Nord que les carlistes sont parvenus à rétablir sur ce point.

A son envoi étaient joints les modèles de deux nouvelles croix carlistes, que nous reproduisons également dans le présent numéro.

La première croix-médaille de Charles VII est en argent et bronze, avec ruban rouge et jaune, soit aux couleurs de l'Espagne; son exergue indique amplement son but : récompense de services rendus, sacrifices, etc., en dehors de l'action militaire, applicable aux hommes et aux femmes.

La deuxième croix (croix de dona Margarita de Bourbon), avec ruban bleu, bordé de deux filets rouge et bleu, présente la forme d'une croix de Malte, rouge, avec filets or; au centre, une marguerite, et, au milieu de celle-ci, le cœur de Jésus. On voit, entre les branches de la croix, une couronne de laurier, liée dans le bas par un ruban portant cette inscription : « España, 1874, » et surmontée de la couronne royale.

Le revers de cette croix est pareil, sauf ces deux modifications : au centre de la marguerite figurent les deux initiales M. B., entrelacées, et, dans le cercle correspondant à la couronne de laurier, cette inscription en langue espagnole : « La charité est fille du ciel; bienheureux ceux qui l'exercent. »

Son but est de récompenser les services rendus et dons faits aux ambulances de « La Caridad » (Charité), œuvre fondée par dona Margarita de Bourbon. — DICK.

L'été, extraordinairement froid et pluvieux que nous traversons, a fait le succès des étoffes solides qu'on peut porter impunément par tous les temps, sans craindre de voir sa toilette défranchie par une ondée. Au premier rang de ces étoffes, on peut citer le véritable cachemire de l'Inde d'été à liséré chiné à jour, dont la maison l'Union des Indes, 1, rue Auber, a le seul dépôt en Europe, et le foulard dont cette même maison possède une étonnante collection. Comme fin de saison, elle annonce un rabais qui nous paraît être la plus sérieuse occasion en ce genre qui se soit produite. Les plus beaux foulards, en tous dessins et en 80 et 90 centimètres de large, sont vendus 4 fr., 4 fr. 25, 5 fr. et 5 fr. 25 c. On trouve aussi chez M. Lehoussel, propriétaire de la maison l'Union des Indes, les plus beaux foulards surah à carreaux en toute nuance, formant écossais, camaïeux ou de teintes diverses, avec lesquels on confectionne les plus élégants costumes d'été et d'automne. Il suffit d'en faire la demande à l'Union des Indes, 1, rue Auber, pour recevoir franco la collection d'échantillons de cachemire de l'Inde ou de foulard.

## Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne

Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 50 cent.  
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

FÊTES Drapeaux, Oriflammes imprimés or dep. 1 f. pour D<sup>ON</sup> de PRIX Catalogue fr. Biaï R., fab., 74, rue Bonaparte. Paris.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. Cahon, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

M. LOUIS ERNEST, dentiste américain. 1<sup>er</sup> prix Médaille d'Or. Pose dents et dentiers sans crochets ni ressorts par un système perfectionné, inconnu en Europe. 24, CHAUSSÉE-D'ANTIN, PARIS.

NATATEUR GOSELIN Breveté s. g. d. g. SÉCURITÉ Costume pour bains et sauvetage, se met sur ou sous vêtements. Laurent, 4, rue Mathis et 85, rue Lafayette.

SOURCE MORNAY CHATEAUNEUF Eau de table et de régime par excellence. Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C<sup>o</sup>, ÉDITEURS  
quai des Augustins, 33, Paris.

PRINCE J. LUBOMIRSKI

Un drame sous Catherine II. 1 vol. in-12. . . . . 3 »  
Souvenirs de la vie militaire en Russie, 1 vol. 3 »  
Un nomade. *Safar Hadji*. 1 vol. . . . . 3 »  
Fonctionnaires et Boyards. 1 vol. . . . . 3 »

CH. D'HÉRICHAULT

Mémoires de mon oncle (1787-1794). 1 vol. in-12. 3 »  
Les Cousins de Normandie. Roman pastoral sous la Terreur. 1 vol. . . . . 3 »  
Thermidor. Paris et la banlieue en 1794. 2 vol. 6 »

BARON DE WOGAN

Six mois dans le Far-West. 1 vol. in-12. Portrait. . . . . 3 50  
Du Far-West à Bornéo. 1 vol. . . . . 3 »  
Le Pirate malais. Récits de voyage. 1 vol. . . . . 3 50

M<sup>me</sup> THURET

Mademoiselle de Sassenay. 2 vol. in-12. . . . . 7 »  
Le Comte d'Elcairet, 1 vol. in-12 . . . . . 3 »  
Belle-Mère et Belle-Fille. 1 vol. in-12 . . . . . 3 »

Pour remplacer la flanelle, employer le **NATTÉ HYGIÉNIQUE**  
Chez Daniel, chemisier, 38, boulevard des Italiens.

THE DE L'EXPOSITION renommée universelle.  
6 fr. la boîte. 18, rue du Quatre-Septembre. Paris.

MARIAGES RICHES 14, rue Maubeuge, Paris,  
1 h. à 5 h. Vve GUYOT.

**CHOCOLATS**  
DE  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
**C<sup>ie</sup> Coloniale**

Tous les CHOCOLATS DE LA COMPAGNIE COLONIALE sont composés, sans exception, de matières premières de choix; ils sont exempts de tout mélange, de toute addition de substances étrangères, et préparés avec des soins inusités jusqu'à ce jour.

CHOCOLAT DE SANTÉ	CHOCOLAT DE POCHÉ
Le demi-kilog.	Et de Voyage.
Bon ordinaire..... 2 50	Superfin, la b (250 gr.) 2 25
Fin..... 3 »	Extra, la boîte (de) 2 50
Extra..... 4 »	Extra supérieur (de) 3 »

Entrepôt gal: Paris, rue de Rivoli, 132  
DANS TOUTES LES VILLES :  
Chez les principaux Commerçants.

**EAU FIGARO** Cheveux et Barbe teints en 8 jours. 5 fr. le flacon  
A la Société d'Hygiène Française, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

**EAU GAULOISE** à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Recoloration des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.

**BEGUE** L'INSTITUTION DES BÉGUES DE PARIS ouvrira un cours le 9 août.  
Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE  
**TAMAR INDIEN GRILLON**

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des purgatifs : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

**VIANDE-QUINA** LE FORTIFIANT par excellence des phthisiques, des anémiques, des enfants débiles, c'est le VIN AROUD AU QUINA et aux principes nutritifs DE LA VIANDE.  
Pharmacie AROUD, à LYON. Prix : 5 fr. Envoi fr<sup>o</sup> par 5 bouteilles.

**EAU DE ZENOBIÉ** SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEGUIN, 3, r. Hu-guierie, Bordeaux. Paris: THOREL, 17, r. de Buci, FAY, 9, r. de la Paix.

**PÂTE ÉPILATOIRE** perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J. Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.

Voulez-vous être toujours  
**JEUNE ET BELLE**

Employez la **Veloutine Viard** perfectionnée  
Sans altérer la peau, elle donne au teint éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.  
3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte  
2, place du Palais-Royal et dans les bonnes maisons  
Maison à Londres, 72, Brompton Road S. W.  
Bruxelles, M<sup>o</sup> Grévisse, 21, Montagne-de-la-Cour.

Pour éviter  
**L'HUMIDITÉ DES CONSTRUCTIONS**

**BRIQUES IMPERMÉABLES INJECTÉES**  
Brevetées s. g. d. g.  
**BRIQUES DE VAUGIRARD ET DE BOURGOGNE**  
1<sup>re</sup> marque

**CESSION DE LICENCES**  
Ch. SEBILLE, 6, quai de Billy  
PARIS

**CORS**

Guérison instantanée par l'emploi de s limes chimiques américaines de Mour-thé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

ADJUDICATION, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 10 août 1875.  
**PROPRIÉTÉ A PARIS COURS DE VINCENNES, 55**  
Superficie : 840 mèt. — Mise à prix : 12,000 fr.  
S'adr. à M<sup>e</sup> BIESTA, notaire, r. Louis-le-Grand, 11.

ADJUDICATION, en 3 LOTS, en l'étude de M<sup>e</sup> SAVARY, notaire à CHAUMONT (Oise), le 8 août 1875, à 2 heures, 1<sup>o</sup> de BOUTENCOURT, canton de DE LA FERME Chaumont (Oise). Cont. 124 h.  
Revenu : 8,000 fr. — Mise à prix : 200,000 fr.  
2<sup>o</sup> DE 21 HECT. DE BOIS, tenant à la Ferme.  
Mise à prix : 40,000 fr.

3<sup>o</sup> DU CHATEAU DU VAUMAIN (Oise) avec PARC de 14 h. près la forêt de Telle. (Belle chasse.)  
Mise à prix : 50,000 fr.

Etude de M<sup>e</sup> LAISNEY, avoué à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, 15, et boulevard Haussmann, 40 (successeur de M<sup>e</sup> E. Caron.)  
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 4 août 1875, à deux heures de relevée, en un seul lot,  
D'une

**MAISON SISE A PARIS**

rue Mercœur, 6 (11<sup>e</sup> arrond.).  
Superficie : 916 mèt. 45 c.  
Revenu brut possible : 40,355 fr.  
Mise à prix : 250,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :

- 1<sup>o</sup> Audit M<sup>e</sup> Laisney, avoué poursuivant;
- 2<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Déglise, avoué, rue Gaillon, 20;
- 3<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Pagès, avoué, rue Bergère, 24;
- 4<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Jules Carlet, av., r. Ne-des-Ps-Champs, 95;
- 5<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Foussier, avoué, rue Rougemont, 4;
- 6<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Masse, avoué, rue Gaillon, 14;
- 7<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Gustave Robin, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs, 25;
- 8<sup>o</sup> M. Hue, administrat. judic., r. Saint-Martin, 10.

VILLE PARIS Adj. même sur une ench., en la ch. des DE PARIS not. de Paris, le 10 août 1875, de  
2 LOTS PROPRES A BATIR, qui pourront être réunis, A PARIS, r. d'Aubigné. — 1<sup>er</sup> lot. Cont. : 350 mèt. 82 c. M. à pr. : 17,544 fr.  
2<sup>o</sup> lot. — Cont. : 281 mèt. 52 c. — Mise à prix : 14,076 fr.  
S'ad. aux not. : M<sup>e</sup> J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et M<sup>e</sup> MOCQUARD, r. de la Paix, 5, dépos. de l'enchère.

COLOMBES (Seine). 18 minutes de Paris gare St-Lazare (35 trains). 31 LOTS DE TERRAINS A BATIR, partie boisés, RUE BEAUREPAIRE, centre du pays, A ADJUGER, sur baisse de mise à prix, le dimanche 8 août 1875, midi, en l'étude de M<sup>e</sup> DEHERPE, notaire à Colombes. — Mises à prix : de 2 fr. 50 à 8 fr. le mètre. S'adresser audit M<sup>e</sup> DEHERPE et à M<sup>e</sup> Legay, notaire à Paris, rue Saint-Lazare, n<sup>o</sup> 82.



ESPAGNE (côté carliste). — Tolosa. — Inauguration d'un tronçon du chemin de fer par don Carlos. — Croix de dona Marguerita et croix-médaille de Charles VII. — (Dessin de M. Urrabieta, d'après les croquis de M. Abadias, dessinateur de don Carlos.)

LE DOCTEUR DEMARQUAY

Le dernier dimanche de juin avaient lieu, à Longueval (Somme), les obsèques du docteur Demarquay, mort d'un cancer à l'estomac, à l'âge de soixante ans.

Tous les Parisiens du siège ont connu cet homme de bien, qui fut l'un des organisateurs des ambulances de la presse.

Mais ce que beaucoup ignorent, c'est que le savant praticien n'avait pu arriver à la haute position qu'il occupait qu'à force de persévérance et de travail.

Le docteur Demarquay était non-seulement un savant, — il l'a prouvé par ses écrits, — mais il était



Le Docteur DEMARQUAY récemment décédé. — (D'ap. phot. de M. Reutlinger.)

encore un chirurgien habile et plein de décision. On cite de lui des opérations hardies dont les résultats ont été merveilleux.

Il s'était distingué comme membre du jury à la dernière Exposition universelle de Londres.

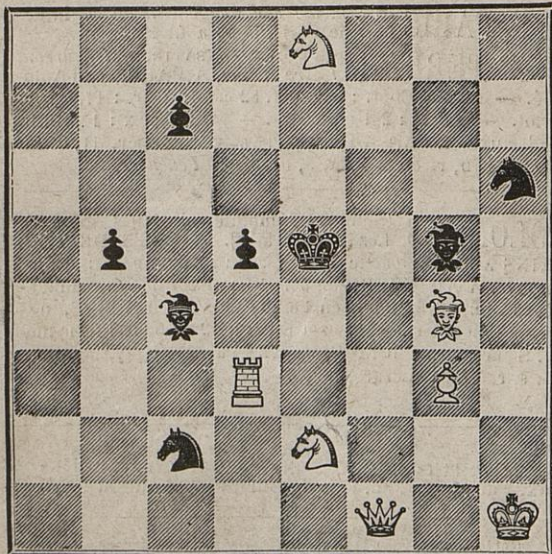
Chef de service à la maison Dubois, travailleur infatigable, M. Demarquay a rendu de grands services aux établissements de bienfaisance, où jamais il n'était vainement appelé. Il était inventeur de nombreux instruments d'opération.

Le docteur Demarquay, qui n'a jamais su rester sourd aux sollicitations de l'infortune, était un homme bon, dévoué et généreux. Il ne comptait que des amis dans tous les partis.

Ses services avaient été reconnus par la croix de commandeur de la Légion d'honneur. — M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 567, COMPOSÉ PAR M. H. HIRCH.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 565.

- |                                  |                        |
|----------------------------------|------------------------|
| 1. D 4 D, échec                  | 1. P pr. D (meilleur)  |
| 2. T 5 D                         | 2. T pr. T (1) (2)     |
| 3. C 5 CR, éch. déc.             | 3. R <i>ad libitum</i> |
| 4. C de 6 T à 7 F, échec et mat. |                        |
- (1)
- |                         |          |
|-------------------------|----------|
| 3. T pr. T, échec       | 2. T 6 D |
| 4. C 5 C, échec et mat. | 3. R 5 R |
- (2)
- |                           |          |
|---------------------------|----------|
| 3. T pr. P, échec         | 2. P 7 R |
| 4. C pr. T, échec et mat. | 3. R 6 R |

Les solutions commençant par D 6 R ou 7 FR sont détruites par la réponse P 7 R.

PAUL JOURNOUD.

Les Annonces et Insertions sont reçues  
Chez MM. L. AUDBOURG et C<sup>e</sup>, 10, place de la Bourse,  
et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



LE

Edouard le Confesseur  
St Louis  
Charlemagne  
Robert le pieux

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Dans le voyage de la Corniche, on longe la mer d'un bout à l'autre.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.